

# HISTOMAG'44

Premier bimestriel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

N° 59

AVRIL MAI 2009



## SPECIAL S.A.S EQUIPES SUSSEX



Photo David PORTIER

**MARGIVAL, HITLER EN FRANCE**

**RESEAU MARTINY-DAUMERIE**

**TRISTES SOUVENIRS... STAVELOT, HIVER 44**



## EQUIPE DE REDACTION

Frederic Dumons

Philippe Parmentier

Stéphane Delogu

Eric Giguère

Prosper Vandembroucke

Laurent Liégeois

Philippe Massé

Alain Lelard

en partenariat avec



<http://www.dowpanzer.be/>



<http://www.histokit.com/>



<http://www.histoired1monde.fr/>

[www.39-45.org/histomag](http://www.39-45.org/histomag)

## Contact rédaction

[juin1944@wanadoo.fr](mailto:juin1944@wanadoo.fr)

[fdumons@yahoo.fr](mailto:fdumons@yahoo.fr)

[hell\\_on\\_wheels@noos.fr](mailto:hell_on_wheels@noos.fr)

## LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



## SOMMAIRE

Page 3 : L'edito

Page 4 : Remember 39-45

Page 5 : S.A.S. Equipes Sussex

Page 9 : Margival Hitler en France

Page 12 : Reseau Martiny-Daumerie

Page 18 : Tristes souvenirs...

Page 28 : Le saviez-vous ?

Page 30 : La rubrique B.T.P.

Page 32 : Le coin de lecture

## L'édito...

Par Stéphane Delogu

Dans moins de deux mois, la Normandie et le reste du monde célèbreront le 65<sup>ème</sup> anniversaire du débarquement, évènement mythique s'il en est. La fébrilité va croissant, les manèges de Saint Mère et les baraques à frites qui vont avec en sont au stade des derniers détails : un coup de peinture par ci, un tour de clef à molette par là. Tout est prêt pour lâcher les décibels et répandre les odeurs de merguez, au grand plaisir des amoureux de l'histoire et du criquet souvenir à 4 euros. Vous nous direz que décidément, on n'aime pas l'ambiance bal à papa de la première ville libérée de France, que nenni. On irait même jusqu'à supputer que c'est là que se situe l'épicentre des commémorations si on en juge le calme plat observé dans les autres patelins. Le néant absolu. Alors que le 60<sup>ème</sup> avait lancé son offensive marketing et que les livres, magazines et gadgets divers ne se comptaient plus, le paysage ressemble cinq ans plus tard, à un soir d'hiver dans le centre ville de Bar Le Duc. On ne dit pas qu'il ne se passera rien, on constate juste que les médias sont absents du tableau et que la frénésie a fait place à l'hibernation. C'est triste à mourir. C'est d'autant plus triste que le voyage sera le dernier pour la plupart des vétérans. Mais cela, les journalistes et présentateurs vedettes du PAF s'en fichent comme de leur premier papelard.

Heureusement, Barack arrive à point nommé pour doper le circuit à grand renfort d'annonces, s'annonçant d'ores et déjà comme le sauveur du 6 juin. Le sursaut est certes tout juste perceptible, mais au point où on en est, c'est toujours mieux que rien. Les temps deviennent durs, ma pauvre Lucette, des vétérans s'en sont allés alors que d'autres sont trop fatigués pour le grand pèlerinage. Après les jeunes, ce sont maintenant les octogénaires qui ne respectent plus rien, à commencer par la rentabilité des opérations promotionnelles qui pourtant en avaient fait leur produit d'appel. La raréfaction des acteurs du Jour-J explique en grande partie la morosité ambiante et le peu d'entrain médiatique autour de l'évènement, à moins que quelques bonnes surprises de dernière minute nous fassent mentir. Faut-il y voir de sombres auspices pour les semaines à venir ? Pas sûr. Quelque chose nous dit que 2009 devrait être à la simplicité ce que 2004 fut à l'apparat et surtout à la mise de côté du grand public. Si le terme vous est obscur, le grand public est ce troupeau de couillons qui n'hésite pas à rogner sur ses congés payés pour venir en Normandie, à mettre la main au portefeuille à chaque carrefour et rester parqué loin de l'évènement pour ne pas faire d'ombre aux officiels, des fois qu'on manquerait de petits fours à l'apéro. Rien que dans l'espoir de retrouver le visage humain que devrait avoir chaque commémoration, on se dit que finalement cette désaffection médiatique pourrait être une bénédiction pour les peigne-culs que nous sommes.

Il ne faut donc ni s'étonner ni paniquer devant cette atmosphère diamétralement différente de celle du soixantième. Comme chaque année, ceux pour qui le souvenir représente quelque chose seront là, entourant la poignée de vétérans qui ont encore la foi et les jambes pour venir se recueillir devant leurs copains trop tôt disparus. Il ne manquera que quelques journalistes de haut vol pour demander aux anciens combattants du Jour-J s'ils ont eu peur en débarquant.

Ce genre de prouesse ne manquera à personne et surtout pas à ceux à qui la question à deux sous est posée. L'effet boule de neige, bénéfique dans le cas d'espèce évitera des journées marathon à ceux qui ont déjà trop donné. Ce dont, les autres, qui ne voient en eux qu'une manne providentielle, se contrefichent peu ou prou. Vous nous permettrez, en ce qui nous concerne, d'accueillir cette tiédeur ambiante avec un concert d'applaudissement. C'est le signe avant coureur d'un retour aux sources, celui du temps où les cérémonies regroupaient un petit noyau de fidèles prêts à se déplacer sous une pluie battante, juste pour dire merci et welcome. En parcourant les divers programmes mis en ligne ici et là, on observera d'ailleurs que ce manque de couverture médiatique ne signifie pas pour autant qu'il ne se passera rien, bien au contraire. Le 65<sup>ème</sup> anniversaire du débarquement sera riche en évènements, qui devraient justement marquer un retour aux valeurs essentielles que sont la spontanéité et le désintéressement. C'est précisément ce qui a relégué l'opération Normandie 2004 au rang d'un navet de cinéma de quartier. A moins que d'ici là, les sunlights aient braqué leurs faisceaux vers Omaha Beach ; il ne restera plus qu'à en observer les retombées. Si elles sont équivalentes à celles de 2004, ne prenez pas la peine d'ouvrir vos parapluies.



# Remember 39-45

Par Philippe Massé

Une nouvelle association est née....

Remember39\_45 a vu le jour le 19 février 2009 date à laquelle ses statuts ont été déposés à la préfecture de Caen. Le frêle esquif quitte donc le quai pour s'élancer vers la haute mer du devoir de mémoire. Si l'équipage est bien modeste au départ de cette croisière puisque le capitaine du navire est Philippe Massé (Hilarion) le second Stéphane Délogu (juin 1944), et les commissaires du bord Alain le Lard (Nicky le bousier) préposé au verbe, scribe patenté, conservateur des archives, et la responsable finances Katy Délogu (Rochambelle) gardienne du carnet de chèque. Je ne veux pas oublier les premiers mousses Prosper Vandembroucke, Eric Giguère Philippe Parmentier, Frédéric Dumons ... ceux que j'ai oublié me pardonneront je l'espère.

L'objectif de l'association est de promouvoir d'organiser des cérémonies dont l'objet est la seconde guerre mondiale, la bataille de Normandie.... Ce vœu associatif était pour certain un rêve qui vient de prendre forme certes le bâtiment est en essai mais il saura trouver sa place et C'est aussi l'occasion pour certains de nos confrères de s'interroger sur le fait que l'antériorité territoriale ne suffit pas pour se prévaloir de l'administration et de s'accorder une place au soleil du monde du souvenir et du devoir de mémoire.

L'équipage est soudé et les 380 de marine sauront se faire entendre à chaque fois qu'il le faudra. Nous nous sommes déjà attelé à la tâche, puisque l'association vient de reprendre en son nom l'organisation et le pilotage de la cérémonie qui se va se dérouler le 7 juin 2009 à 9h15, ferme de Troteval Saint Martin de Fontenay et qui va voir l'érection de la stèle et d'un nouveau lieu de souvenir, dédié à l'un des héroïques combats qu'a mené les canadiens du régiment des fusiliers de Mont Royal.

La première assemblée générale se déroulera lors des journées du forum à une date et un lieu qui sera communiqué ultérieurement.

Stéphane, Katy, Alain, Philippe, tous les membres de l'association Remember39\_45, la municipalité, Mr Guy Frimout sont heureux de vous inviter le 7 juin 2009 à 9h15, ferme de Troteval Saint Martin de Fontenay pour la cérémonie de dévoilement de la Stèle.

Adresse internet : [remember39\\_45@live.fr](mailto:remember39_45@live.fr)



# 1944 : 10 équipes Sussex parachutées à Souppes-sur-Loing (Seine et Marne)

Par Pierre Tillet

## Avant-propos

Les pages qui suivent, publiées avec l'aimable autorisation de Monsieur Bernard Gaillardon fils de Gilbert Gaillardon, concernent les parachutages de dix équipes Sussex dans la région de Souppes-sur-Loing (Seine et Marne). Elles ont été rédigées à partir d'extraits des témoignages de Messieurs Gilbert Gaillardon (Chef du Maquis de Souppes sur Loing) et de Maurice Esnault son adjoint. Certaines dates ont été corrigées et les noms des équipes Sussex rajoutées. Voir aussi le site <http://www.plan-sussex-1944.net/>.

Les témoignages de Messieurs Gilbert Gaillardon et de Maurice Esnault peuvent être consultés sur Internet à l'adresse du site web : [http://aacvr.free.fr/h\\_note\\_bio\\_gg.htm](http://aacvr.free.fr/h_note_bio_gg.htm)

D'autre part, il existe un livre "L'histoire merveilleuse du pont de Souppes" édité aux Editions AMATTEIS qui raconte, à partir des témoignages rassemblés et recueillis par la Société d'Histoire de Souppes et de ses environs, comment c'est organisé le mouvement de Résistance à l'occupation allemande de 1942 à 1944, dans la région Sud de la Seine et Marne.

## Introduction

Dès 1942, Gilbert Gaillardon de Souppes-sur-Loing entre en contact avec le réseau de résistance de Montargis. Des groupes de résistants sont formés à Nemours, Beaumont, Voulx, Lorrez-le-Bocage, Egreville, Château-Landon, Avon, Dordives, Bourron-Marlotte, Bagneaux, Villebéon, Vaux, Avon, Villecerf, et Moret. Souppes-sur-Loing devient le principal centre de la Résistance dans le sud de la Seine-et-Marne.

Les résistants ont reçu des armes parachutées dans les environs, fait du renseignement, des sabotages, hébergé des aviateurs alliés, reçu des combattants parachutés, et surtout préparé la Libération.

En août 1944, ils occupent les bois des environs de Souppes-sur-Loing, et surtout gardent le pont qui permet le 21, à l'aube, de libérer rapidement la ville et d'y faire passer plusieurs divisions américaines les jours suivants.

## Première équipe Sussex parachutée à Souppes sur Loing le 7 mai 1944

En avril 1944, Gilbert Gaillardon a été sollicité par le Lieutenant-Colonel Saubestre (alias Marcel), éclaireur responsable du Plan Sussex qui lui confia l'organisation et la réception de parachutages d'agents français venus

d'Angleterre par équipe de deux -un radio et un observateur-, munis de postes émetteurs et qui glaneront des renseignements dans diverses régions de France pour les transmettre à la station radio Victor de l'Office of Strategic Services (OSS) américain et du Secret Intelligence Service (SIS) anglais qui feront exécuter les destructions nécessaires des objectifs importants signalés.

Trois messages personnels réglait l'opération de parachutage de la première équipe Sussex sur le terrain de La Brosse, dans le Bois de Cercanceaux, près de Chaintreaux situé à 5 km environ à l'est de Souppes-sur-Loing (Seine et Marne):

- ⇒ Message d'alerte répété plusieurs jours: « *Mais pour être heureux comme ma pomme* ».
- ⇒ Message plus impératif précisant que le parachutage aurait lieu le lendemain: « *Cherche un autre prénom* ».
- ⇒ Le dimanche 7 mai 1944 : « *Sonne ! Sonne ! Joyeux carillon !* ». C'est pour ce soir.

C'est le message convenu. Cette nuit, un avion partira d'Angleterre et viendra faire le premier parachutage.



Carte et vue du terrain de La Brosse

Par un clair de lune magnifique, G.Gaillardon, M.Esnault, Marga, Schweiger et Terrien se rendent sur le terrain de La Brosse qui a été choisi. Minuit passe et soudain un ronflement se fait entendre au loin: « *Est-ce lui ?* » Quelques minutes d'attente... Le bruit s'amplifie venant dans la direction du terrain. Aucun doute ! G.Gaillardon et M.Esnault prennent

place et, dès que l'avion ronfle au-dessus d'eux, ils allument leurs torches et font les signaux convenus. L'avion fait le tour du terrain et disparaît. Le silence tombe, tous se rejoignent, anxieux, et se demandent ce qu'il se passe. Était-ce un avion anglais ou un avion allemand ? Terrien est affirmatif : « *C'était un anglais !* »<sup>1</sup>

G.Gaillardon, Marga, M.Esnault déambulent en discutant lorsque soudain un ronflement bruyant se fait entendre. Pas de doute, c'est lui... Au risque de tomber d'essoufflement, Gaillardon et Esnault se précipitent à leurs places respectives, balisent et font les signaux convenus juste au moment où l'avion traverse le terrain à 300 mètres d'altitude; il fait rapidement un tour, descend à 150 mètres, ralentit, lâche d'abord deux parachutes qui se dirigeront vers le bois puis deux autres qui tomberont au milieu du terrain. Tandis que M.Esnault se précipite vers ceux du bois où il découvrira deux containers contenant du matériel. G.Gaillardon et Marga verront tomber les deux parachutistes qui, sans perdre une minute, coudes aux corps et parachutes aux épaules, disparaissent dans le bois voisin.<sup>2</sup>



André Degorse alias  
Louis Bessonne équipe  
Plutarque

Nous partons immédiatement à leur recherche, à l'exception des gendarmes qui, eux, resteront cachés jusqu'au moment où les parachutistes seront prévenus de leurs présences. Car, devant les uniformes, ils pourraient avoir des réactions brutales. Nous avançons dans l'ombre vers le bois et, soudain, un homme se présente revolver au poing, après s'être débarrassé de son parachute, et prêt à vendre chèrement sa vie s'il a affaire à des boches ou à des traîtres. Il n'en est rien et l'on se serre chaleureusement la main gauche tandis que la main droite étreint le revolver.

A la question posée : « *Pourquoi êtes-vous parti en courant dès votre atterrissage ?* » ; la réponse fuse avec le plus pur accent parisien : « *Parce que j'étais en pleine lumière* ». En effet, la lune battait son plein.

On poursuit les recherches et, quelques moments plus tard, le second parachutiste rejoint le groupe. Les deux héros venus du ciel ne cachent pas leur surprise et leur joie d'apprendre que les gendarmes sont là et, dès qu'ils réapparaissent, les

<sup>1</sup> NDA : En fait c'était un avion américain Liberator B 24 des Carpetbaggers de l'USAAF de l'équipage Saint-Clair (Mission n°393 – Opération Plymouth 2).

<sup>2</sup> NDA : Il s'agissait des 2 agents Sussex de l'équipe Plutarque: André Degorse pseudo Louis Bessonne et Henri Schouler pseudo André Beignet

félicitent chaleureusement de leur attitude. Rapidement, les parachutes sont pliés et le matériel rassemblé sous bois. Devant son importance, il est décidé de le laisser sur place sous la garde vigilante de Marga -toujours volontaire-.

Les parachutistes dépouillés de leurs tenues de saut et maintenant vêtus d'élégants vêtements civils emboîtent le pas de leurs nouveaux amis et se dirigent à travers bois vers Souppes. Nous empruntons les chemins détournés pour atteindre la route de Chaintreaux et, ensuite, Esnault et Schweiger prennent chacun un parachutiste sur le cadre de leur vélo et, à vive allure, nous nous dirigeons vers Fonteneilles-le-Boulay, route du Coudray.

Quelques minutes après, tout ce monde est rassemblé chez Esnault, et, tandis qu'un substantiel casse-croûte se prépare, une foule de questions sont posées aux nouveaux venus. Nous apprenons ainsi quelle est la puissance formidable des alliés ; combien les Anglais, qui ont cruellement souffert, comprennent notre pays et admirent la Résistance ; l'immense popularité du général de Gaulle ; la vie en Algérie depuis la Libération car, déjà, ces deux hommes, évadés de France deux ans plus tôt, avaient participé aux opérations de Tunisie.

« Croyez-vous que les Alliés débarqueront bientôt ? Qu'ils réussiront à débarquer ? », « Nous en sommes sûrs », « Quand ? », « Nous l'ignorons mais nous avons toutes les raisons de croire qu'un mois ne s'écoulera pas avant que ce ne soit un fait accompli. » (Nous étions le 8 mai).

Le jour commence à poindre quand nous nous décidons de prendre quelque repos. Les parachutistes se couchent tandis que Gilbert part chez Belugeon et, avec la voiture de ce dernier, va rejoindre Marga et prendre en charge le matériel. Comme d'habitude le matin, Maurice part à son travail et quand il rentre à midi, il apprend que, dans la matinée, Schweiger est venu recommander les plus grandes précautions car la Gestapo est à Souppes. Ce n'est qu'une alerte et, après déjeuner, nous nous rendons chez Gilbert où nous retrouvons Georges Moulin du groupement Libération.

Après un échange de vues assez long, il est décidé que les deux hommes s'installeront définitivement à Souppes ou dans la région immédiate, qu'ils auront un pied à terre à Melun où se rendra fréquemment l'observateur, **Louis**<sup>3</sup>, pour y faire ses enquêtes, ramasser les renseignements qu'il passera à son radio, **André**<sup>4</sup>, qui les transmettra à Londres.

Dès le lendemain, Louis et André se rendent à Melun avec Georges Moulin qui leur procurera les faux papiers nécessaires, carte d'inspecteur des Ponts et Chaussées, permis de circuler, etc. Il les mettra plus tard en relation avec M. Bouteloup qui apportera, par la suite, un précieux et dévoué concours à l'organisation.

Louis, qui possédera un domicile à Melun, se rendra fréquemment dans cette ville où il recueillera, grâce à l'obligeance des cantonniers et agents des Ponts et Chaussées, des renseignements très précieux sur les déplacements de troupes, convois de matériels, dépôts de munitions, etc. Il pourra, grâce aux chauffeurs des Ponts et Chaussées et à leurs chefs, effectuer tous les déplacements nécessaires et transporter d'un point à un autre, le poste de radio avec lequel André transmettra les messages à Londres. Accompagné de M. Bouteloup, dont il sera le passager, il fera

<sup>3</sup> NDA : André Degorse

<sup>4</sup> NDA : Henri Schouler

ses déplacements en moto au cours desquelles il recueillera des renseignements. Cependant, il ne fera à Melun que des séjours très courts, deux ou trois jours maximum, et régulièrement il reviendra à Souppes et où on le rencontrera souvent dans la ville, accompagné des camarades de l'organisation, sans que personne ne se doute du rôle important qu'il remplit.

Louis habitera au cours des premières semaines chez M. Belugeon, aux Bois d'Haies, puis chez M. Gaillardon père à Lorrez, tandis qu'André sera l'hôte de Marga.

Par la suite et pour ne pas attirer l'attention, André habitera alternativement à Lorrez chez M. Trembleau d'où il émettra, sous la protection du fils et du neveu de ce dernier, de nombreux messages pour Londres, puis à Ceriseaux chez M. Monnier, à Barbizon chez M. Creuzet, à Chenou chez M. Chaurat.

Pour éviter que les Allemands puissent découvrir le poste émetteur dont ils n'ignorent pas l'existence, et ceci grâce aux nombreuses voitures goniométriques dont ils disposent, il est indispensable de prendre de grandes précautions de sécurité, par exemple émettre au milieu d'un bois, depuis une carrière, etc. et surtout changer souvent, à la fois de longueur d'onde et d'emplacement de l'émission.

André émettra un peu partout dans la région sous la protection et avec l'aide de tous, notamment de Marga, Roger Collin et surtout Jean Tissier qui promènera dans les rues de Souppes et ailleurs le poste radio sur son porte-bagages de jour comme de nuit.

Un réseau de renseignements complet a été constitué par George Moulin avec l'aide de M. Bravo, qui a des antennes dans toutes les administrations: P.T.T., Chemins de Fer, Ponts et Chaussées, etc.

Les transports d'armes et de postes émetteurs sont effectués par MM. Moulin, Bravo et Laborie. Lorsqu'il s'agit de déplacements à longue distance, ce dangereux travail est plus spécialement confié à M. Ortet qui, étant réquisitionné pour assurer le service de la « Feldpost », passa au travers des réseaux de surveillance avec plus de facilité que ses camarades.

La liaison est constante entre Paris et Melun, et chaque parachutage annoncé à Moulin est secrètement organisé.

Louis et André, eux, dépendant du BCRA, n'avaient aucun contact avec les services interalliés, chargés de l'armement des futurs F.F.I.

C'est ainsi que 107 messages purent être expédiés en Angleterre par l'équipe Plutarque, 83 de ces messages fournissant des renseignements précieux tels que l'activité du camp d'aviation de Villaroche (Arrivée et départ d'avions), trafic de convois, emplacement de V1, D.C.A., dépôts de munitions et d'essence, etc.

Le codage et la transmission ont été jugés bons et les messages clairs. L'équipe a été félicitée quatre fois pour son travail.

Le message de Londres: « *Gilbert est un grand homme* » réunit, le 4 juillet, Gilbert, Maurice Trembleau père et fils sur le terrain de la Croix Blanche à Lorrez-le-Bocage (situé à 20 km au nord est de Souppes-sur-Loing) pour y recevoir un seul colis destiné à Louis et à André, d'ailleurs présents à ce parachutage qui réussit pleinement et qui fut sans histoire.

## Les parachutages des autres équipes Sussex à Souppes-sur-Loing

Avec ce message, « *Cinzano est excellent ajouté au Gin* », Londres annonçait le parachutage d'hommes dans la nuit du 19 juillet 1944. Toutes dispositions furent immédiatement prises par Gilbert pour que ce parachutage important se passe au mieux.

Dans l'après-midi du 19 juillet, une camionnette arriva de Paris, occupée par quatre hommes dont trois avaient déjà été parachutés d'Angleterre et qui venaient pour recevoir leurs camarades et transporter avec cette voiture leur matériel à Paris. Vers onze heures du soir, se trouvaient, sur le terrain, l'équipe de Souppes y compris Léa Monnier qui ne devait manquer à aucun parachutage, l'équipe de Dordives, les maquisards et les quatre hommes arrivés dans l'après-midi auxquels s'étaient joints Louis et André.

La lune était absente, les difficultés de repérage étant plus grandes pour les avions, un dispositif spécial parachuté quelque temps avant et appelé « Eureka » fut mis en service. Il permettait de prendre contact avec le ou les avions à quelques distances du terrain et de faciliter aussi la tâche pour atteindre celui-ci.

Vers une heure du matin, le contact a pu être établi et, quelques minutes plus tard, un immense « Halifax » de la R.A.F. survolait les bois de Cercanceaux, le balisage toujours dirigé par Gilbert fut allumé, l'avion évolua au-dessus du terrain, accomplissant divers tours, puis il descendit, passa une première fois dans l'axe formé par les lampes et, au passage suivant, largua douze parachutes auxquels étaient accrochés les containers de matériel des équipes qui allaient être parachutés quelques instants plus tard.

Tandis que le balisage se déplaçait d'une centaine de mètres afin d'éviter une chute désagréable sur l'un des containers gisant sur le terrain, l'avion s'éloignait quelques instants. Bientôt de retour, il prit de nouveau l'axe formé par le balisage, ralentit sa vitesse au maximum et les spectateurs attentifs purent voir successivement s'élancer dans le vide, sur une longueur de deux cents mètres, quatre parachutistes vers lesquels se précipitèrent les équipes prévues à l'avance pour les recevoir au sol.

L'avion reprenant de la hauteur accomplissait une nouvelle boucle autour du terrain et, quelques minutes plus tard, quatre autres parachutistes sautaient de l'appareil qui, délesté, reprenait après un passage en rase motte la direction de l'Angleterre.

Déjà les containers étaient rassemblés un par un, les parachutistes accompagnés de quelques maquisards portant leurs parachutes et accessoires se rassemblaient posant de multiples questions.<sup>5</sup>

<sup>5</sup> NDA : Il s'agissait de l'équipage du F/Lt Kidd de l'Halifax du Squadron 138 de la RAF qui lors de l'opération Parapluie parachuta les 4 équipes Sussex: « **Beauharnais** » composée d'E.Gendarme pseudo Desmarchais & R. Porlier pseudo Carlier ; « **Kellerman** » composée de P. Bertin pseudo Colin & L. Guedelot pseudo Greleur ; « **Marmont** » composée de J. Raduron pseudo Aury & F. Foly pseudo Henocque ; « **Soult** » composée de Delplanque pseudo Cornu & Mignonneau pseudo Martin.

L'un d'eux, Raymond Porlier -pseudo Carlier de l'équipe Beauharnais-, devait atteindre le lieu de ralliement soutenu par deux de ses nouveaux 27 amis, sa chute avait été dure et il souffrait terriblement des pieds.



Raymond Porlier  
pseudo Carlier équipe  
Beauharnais

Après quelques minutes passées à échanger de franches poignées de mains et quelques paroles qui précisèrent que cette équipe était bien dans l'avion qui, quelques jours plus tôt, avait survolé avec tant d'insistance le terrain, tout le monde se mit au travail qui consistait à déballer les containers, à classer leurs contenus en fonction de chaque indicatif attribué par équipe tel que Latecoere, Breda, Storche, Huricanne etc., à mettre le tout dans des sacs à charbon de bois qui seraient intégrés dans le chargement que transporterait la camionnette. Chaque container remplissant cinq sacs à charbon, il fallut envisager de faire plusieurs voyages de Souppes à Paris. Berton qui dirigeait le transport décida, avec Alain le chauffeur, de faire trois voyages: le premier lot fut chargé immédiatement. Des instructions furent données pour que Jacques de la Carabinerie vienne aux premières heures du jour, avec un cheval et une voiture, chercher les sacs restants pour les descendre chez lui où il serait plus facile de les charger dans la camionnette, évitant ainsi à celle-ci de pénétrer dans les bois où elle risquerait d'attirer l'attention.

Tous ces travaux s'étant prolongés fort tard dans la nuit, il devenait impossible, comme cela avait été envisagé par les parachutistes, de descendre à Dordives avant le jour. Leur sortie du bois à sept heures du matin, en tenue de ville, pouvant paraître suspecte, il fut décidé qu'ils resteraient au maquis et que, dans la journée, les amis de Dordives viendraient les chercher pour les y conduire par des chemins opposés.

Gilbert donna l'ordre à chacun des participants venus de l'extérieur de rentrer rapidement, le jour n'allait pas tarder à poindre et, tandis que la camionnette se dirigeait à travers bois vers Dordives suivie de Berton à bicyclette, Gilbert, Maurice et Louis rentrèrent à Souppes où la camionnette devait les rejoindre pour y compléter son chargement de charbon de bois. Arrivés les premiers, ils attendirent longuement celle-ci, leurs inquiétudes devinrent encore plus grandes quand ils furent rejoints par Berton qui avait été distancé dans les bois par la camionnette et qui, l'ayant perdue de vue, la croyait arrivée depuis longtemps. Il n'en était rien et il fallut l'attendre encore de longues minutes pour la voir enfin déboucher dans la rue de Paris; elle s'était perdue dans les bois et avait heureusement fini par retrouver son chemin.

Pour faciliter la mise en place du chargement, Alain décida de rentrer la voiture dans la cour de Gilbert mais, tandis qu'il était occupé à manœuvrer pour y pénétrer, dirigé par Louis et Maurice, trois grosses motocyclettes allemandes montées par des feldgendarmes arrivant en trombe de la direction de Montargis, l'encadrèrent, l'obligèrent à monter sur le trottoir et à s'arrêter. Imperturbable, Alain obtempéra sous les yeux de ses amis qui restèrent impassibles mais dont les cœurs battaient la chamade. Les feldgendarmes relancèrent leurs machines tandis que les premières voitures d'un convoi roulant à vive allure traversèrent Souppes. Après de telles secousses et une nuit aussi chargée, il était nécessaire de reprendre des forces et réconfortés par un sérieux casse-croûte les occupants de la camionnette reprirent la route de Paris.

Au cours de la journée qui suivit, guidés par le groupe de Dordives, les parachutistes se rendirent dans des maisons amies où ils devaient séjourner les quelques jours nécessaires pour prendre contact et se familiariser à la vie française.

Trois trouvèrent asile chez M. Hayé, deux chez M. Georges Gaillard, deux chez M. Belugeon. Le docteur Sanseigne appelé constata que Raymond Porlier avait une fracture des deux métatarses nécessitant un repos absolu : sa chute lui avait été préjudiciable et il dut ronger son frein tandis que ses camarades, plus heureux -après avoir été soignés magnifiquement pendant quelques jours à Dordives-, partaient vers Paris et leur secteur par des moyens divers.

Le message « *Martini assistera sûrement aux fêtes ce soir* » annonça le parachutage sur le terrain de La Brosse de quatre autres équipes Sussex dans la nuit du 30 juillet.<sup>6</sup> Comme les précédentes, elles parvinrent à Paris sans encombre.

### **Parachutage de la dernière équipe Sussex à Lorrez-le-Bocage aux environs de Souppes sur Loing**

Le message « *Maurice et Paul sont braves* » annonce l'arrivée dans la nuit du 4 août 1944 sur le terrain de la Croix Blanche à Lorrez-le-Bocage (Seine et Marne) des deux derniers agents Sussex à mettre en place dans la région de Montargis, où un asile sûr leur est fourni.<sup>7</sup>

Ces diverses opérations valurent à Gilbert Gaillardon les félicitations du Colonel Henderson ainsi que celles du Major O'Brien de la direction des services stratégiques américains (OSS) qui vinrent personnellement à Souppes le remercier de toute l'aide apportée aux alliés par l'organisation qui avait été mise sur pied pour recevoir les équipes Sussex et leurs équipements.

<sup>6</sup> NDA : Il s'agissait de l'équipage du F/Lt Palmer de l'Halifax du Squadron 138 de la RAF qui lors de l'opération Martini parachuta les 4 équipes Sussex : « **Desaix** » composée d' E.Oesterlé pseudo Pautard & M. Auberger pseudo Adam ; « **Oudinot** » composée de G. Grosjean pseudo Petitjean & J. Poux pseudo Roux ; « **Jourdan** » composée de J. Paul pseudo Beauvils & A. Carillon pseudo Garette ; « **Rapp** » composée de H. Pralong pseudo Pierlot & P. Lecomte pseudo Meyniel.

<sup>7</sup> NDA : Il s'agissait de l'équipe « **Lapin** » composée d'Albert Bacquet pseudo Jean Coulombel et de Marceau Darques pseudo Alain Fouquet qui ont été parachutés par l'équipage Sanders du Liberator B 24 des Carpetbaggers de l'USAAF (mission n°1430 - opération Benz 1).



# Margival : Hitler en France le 17 juin 1944

Par Didier Ledé

La dernière venue d'Hitler en France n'a pris dans les livres d'histoire que peu de place. Bien souvent, un amalgame est fait avec les voyages qu'il fit dans le Nord de la France en juin 1944. Cette conférence à Margival le 17 juin 1944 est peu relatée, car un seul témoin en a transcrit les propos. Hans Speidel dans son livre « invasion 1944 » nous décrit le déroulement de la journée mais sans vraiment nous apporter de grandes révélations.



Hitler et Rommel en France en 1940

Mais deux autres écrivains, Georges Blond et Desmond Young, dans leurs ouvrages « Le débarquement et Rommel » ont pu interroger plus longuement Hans Speidel et nous transmettre plus de détails. Il faut, pour bien comprendre, remettre les faits dans le contexte de l'époque.

Nous sommes onze jours après le jour J. Les armées allemandes ne peuvent contenir que difficilement la poussée Alliée, le Führer distribue les renforts au compte-gouttes. Les deux officiers supérieurs responsables du front d'invasion sont Von Rundstedt, chef de l'OKW, et Rommel chef de la 15<sup>ème</sup> armée. Ces deux hommes ont une vision très opposée quant à la manière de repousser les Alliés. Von Rundstedt préconise une ligne de résistance en arrière du front pour lancer une grande contre offensive sur un appui solide. Rommel, quant à lui, demande que les Panzers divisions soient montées le plus près possible des plages de débarquement. Du 6 au 15 juin, tous les deux vont individuellement vouloir récolter les faveurs du Führer.

Le 15 juin Rommel fait parvenir en personne, par l'intermédiaire du colonel Schumth, un rapport très détaillé sur la situation des troupes allemandes en Normandie. Dans ce rapport, il décrit l'hypothèse de se replier au-delà de l'Orne pour y installer une ligne de résistance élastique qui permettrait de préparer une contre-attaque. Toutes les opérations montées depuis Rastenburg (Wolfschantz) par Hitler ont échoué et les faibles renforts qui sont admis au front de Normandie sont détruits en grande partie par l'aviation alliée. Ce rapport pessimiste va pousser Hitler à convoquer ses maréchaux d'urgence à Margival le 17 juin. Cette réunion fut décidée subitement par le Führer car Rochus Misch dans

son livre « *J'étais garde du corps d'Hitler* » déclare que le soir du 16 juin il apprit que le Führer s'est rendu en France à Metz sans que le service ne soit prévenu.

Autre détail Hans Speidel décrit la scène où la nuit du 17 à trois heures du matin, il apprend à Rommel qui rentre d'une inspection en Normandie, qu'ils ont rendez-vous avec Von Rundstedt au poste de combat W2 près de Soissons à neuf heures.

Pourquoi Hitler s'est-il posé à Metz alors que trois des plus importants aérodromes allemands se trouvaient à quelques kilomètres du W2 ? Le 16 juin à 19h30, l'espace aérien de l'Aisne est sous la domination des avions alliés et les aérodromes sont la cible de bombardement. Le danger d'être intercepté était trop grand pour l'avion du Führer. L'escorte fit la route de nuit Metz- Margival en voiture blindée et elle arriva à huit heures du matin. Le Führerhauptquartier fut mis en état d'alerte le 16 en début de soirée et les patrouilles furent doublées. A la ferme de St Guilain, qui était réquisitionnée pour alimenter le camp, une patrouille passait toutes les heures. Ce détail aura son importance plus loin.

Vers neuf heures, les deux maréchaux arrivent de la Roche Guyon et de St Germain en Laye. Les salutations de Hitler envers ses officiers sont très froides. Speidel décrit les traits tirés du Führer et la nervosité apparente qu'il montre. La conférence débute aussitôt dans la salle de travail du bunker.

Rommel et Von Rundstedt vont faire leurs rapports sur la situation en Normandie. Hitler dans une apostrophe à Rommel insistera sur le manque de combativité des troupes en place sur les plages de débarquement. Celui-ci s'opposera au Führer et déclarera que celles-ci se sont battues tant que possible et que certaines sont actuellement encerclées sur leur point d'appui.

Aux alentours de onze heures, une sentinelle SS fit irruption dans la salle pour prévenir d'une alerte aérienne. Toutes les personnes se rendirent dans l'abri anti-aérien qui se trouve accolé à la salle de conférence et y restèrent jusqu'à midi. Hitler fit un long discours sur les nouvelles armes secrètes qui bombardaient Londres depuis trois jours. Les V1 seraient pour lui l'arme de la victoire et les nouvelles qui devaient arriver, seraient encore plus puissantes.

Rommel fit une intervention en demandant si cette nouvelle arme ne pouvait être utilisée sur le front d'invasion où les ports d'embarquement alliés. La présence du général Heinneman fut demandée par le Führer. Celui-ci détailla aux maréchaux le potentiel des V1 mais déclara que la dispersion des engins serait un danger pour les troupes au sol. En vérité les rampes de lancement étaient uniquement orientées sur Londres qui était la cible principale. A cette heure Hitler et les officiers ne savaient pas qu'un V1 était tombé à 4h30 le matin même sur la ferme de St Guilain dans le village de Allemant, sinon, Hitler aurait perdu la face devant ses maréchaux.

Pour plus de détails voyons qui se trouvait dans ce bunker le 17 juin 1944 : Hitler, avec les membres de son état major : le général Jodl et le colonel Schumth, Von Rundstedt et le général Blumentrit, Rommel et le général Speidel, le général

Heineman et enfin les gardes SS chargés de la protection du Führer. Les rapports entre ces hommes ne sont pas pour améliorer l'ambiance. Von Rundstedt parle d'Hitler comme d'un caporal de Bohême et de Rommel comme d'un boy scout. Rommel, lui, déteste l'aristocratie militaire dont fait partie Von Rundstedt. A midi tout le monde gagne le chalet qui est construit sur une plate forme à flanc de colline au-dessus du bunker.



Salle de la conférence en septembre 1944 (Archives US)

Pendant le repas, Hitler mangea des haricots verts, du riz et du fromage blanc. Speidel décrit qu'il avala plusieurs pilules pendant le repas et qu'il était agité de tremblements. Pendant le déjeuner, il fit un long monologue sur les nouvelles armes et les avions à réaction qui survolaient déjà le front de Normandie. Sur l'aérodrome de Juvincourt deux appareils ARRADO 234 avaient pour mission de photographier les plages du débarquement. A quatorze heures, les membres furent invités à se rendre à nouveau dans le bunker.

C'est pendant cet après-midi que le ton changea entre Rommel et le Führer. Le maréchal fit une parenthèse sur les agissements des SS à Oradour-sur-Glane. Il lui demanda la possibilité de punir de tels agissements qui entachaient l'uniforme allemand et qui plaçaient la population française dans une attitude de rébellion envers l'occupant.

La résistance de l'Aisne en ce mois de juin faisait sauter chaque nuit les lignes SNCF importantes et sabotait les communications téléphoniques. Mais ce qui mit Hitler le plus en colère fut la demande de Rommel de trouver une sortie politique à la guerre. Le Führer lui hurla de s'occuper du front d'invasion et que lui seul se chargeait de la politique. Une telle sortie était impossible aux nazis car comment expliquer aux Alliés les camps de concentrations et les millions de morts? Après ces interventions Hitler mit fin à la conférence à 16h 30.

Les maréchaux et leurs états-majors reprirent la route. Avant de partir, le colonel Schumth prit Rommel et Von Rundstedt à part et leur fit savoir qu'il allait convaincre le Führer d'organiser une visite le lendemain sur le front, pour qu'il se rende compte par lui-même et ainsi remonter le moral des troupes.

Nous savons par les écrits de Friedrich Ruge dans son livre « *Rommel face au débarquement* » que le 18, ils apprirent par l'OKW que la visite du Führer sur le front avait été annulée, car un FZ 76 (V1) avait fait explosion près du poste de Commandement W2.

Pourquoi Hitler s'est-il servi de l'incident du matin pour rentrer en Allemagne ? En fait, en 1944 en France, le Führer se trouvait à la merci d'un guet-apens préparé par la résistance. Le groupe Gauthier (OCM) de Coucy le Château arrêté le 8 juin avait préparé une telle opération.

De plus, le QG pouvait à n'importe quel moment être la cible des bombardiers alliés : l'alerte de onze heures prouve bien que le ciel leur appartenait. Jean Hallade dans son livre « la résistance était au rendez-vous » cite le texte envoyé par un agent du SD allemand sur la venue du Führer.

Celui-ci serait parti en avion à vingt deux heures de l'aérodrome de Crépi-Couvron dont les pistes avaient été remises en état. Mais il ne fait aucune mention de la chute du V1.

Dans les archives allemandes nous pouvons trouver un rapport de Jodl daté du 17 juin envoyé de Berchtesgaden à vingt trois heures demandant qu'une enquête soit faite par le SD de Margival, sur la chute d'un FZ 76 tombé le 17 juin à 4h30. Une copie devant être transmise au chef de l'OKW. A quel moment Hitler fut-il mis au courant de la chute de cet engin ? Probablement à la fin de la conférence lorsqu'il visita les constructions du W2.



Le bunker de transmission et celui d'Hitler en arrière plan. (Truttman CEC 1978)

Le curé de Margival monsieur Callewaert, décédé maintenant, relatait que les services de protection avaient demandé au Führer de quitter le W2 pour des raisons de sécurité après la nouvelle de l'accident. Mais il racontait aussi que ce seraient les astrologues de Hitler qui l'auraient poussé à partir car cela était un mauvais présage. Nous ne pouvons pas croire de tels faits qui n'ont aucune preuve tangible.

Après que la flamme se soit éteinte, une formidable explosion et une lueur importante se firent en direction de Allemant. Au même moment, monsieur André Leleu, exploitant de la ferme, fut ébranlé par une formidable explosion qui fit voler les vitres de la maison en éclats. Sortant de sa maison, il aperçut que des dégâts importants avaient été faits aux toitures. Presque aussitôt, la patrouille allemande fit irruption dans la cour en criant : « Où est tombé l'avion, où est tombé l'avion ? ».



Dans la matinée, Monsieur Adam s'est rendu sur les lieux mais à cause des sentinelles et des SS qui ratissaient la zone, il ne put approcher de la ferme.

La nièce de Monsieur Leleu, Madame Cyri, encore en vie, m'a transmis les mêmes observations que celles que Monsieur Adam m'avait faites. Un important cratère de huit à dix mètres de diamètre se trouvait dans les marais derrière la ferme. Les arbres avaient leurs branches cassées, les toitures et les vitres avaient volé en morceaux. Heureusement, l'impact dans le marais avait amorti l'explosion et ne fit aucune victime. Le lendemain 18 juin, Albert Speer fut convoqué par Hitler à Berchtesgaden et lui dit que le W2 était un endroit peu sûr dans un pays envahi de terroristes (résistants), que Rommel n'était plus maître de ses nerfs et qu'il n'était qu'un défaitiste et que seuls les optimistes pouvaient vaincre. Il ne fait aucune mention de la chute du V1 au ministre de l'armement.

Bunker anti-aérien de l'entrée du camp au niveau du passage à niveau d'époque allemande. ( Truttman CEC 1978)

Beaucoup de légendes sur le camp de Margival ont perduré jusqu'à nos jours. Mais revenons à ce V1 qui tomba le 17 juin à 4h30 sur les terres de la ferme de St Guilain à Allemant. Un témoin encore vivant, monsieur Bernard Adam, m'a témoigné que ce matin là, il entendit un bruit bizarre dans le ciel au-dessus du village de Vaudesson, situé à 3 kilomètres de Allemant. Sortant de sa cuisine il vit dans le ciel une flamme clignotante orange qui décrivait un cercle au-dessus de la colline.

Speer dans son ouvrage « au cœur du 3<sup>ème</sup> Reich » mentionne que lorsque l'unique fois où Hitler visita le Führerhauptquartier W2 (qui coûta des millions de Reich Mark à l'Allemagne), il ne comprit pas qu'il allait perdre la France. Le W2 servit en août 1944 de PC de commandement au maréchal Walter Model et c'est de là que Hans Speidel prit la décision de sauver Paris. Mais cela sera l'occasion d'un prochain article.

Didier Ledé est membre de la société historique de Soissons, président de l'association de sauvegarde du W2 ([www.asw2.new.fr](http://www.asw2.new.fr)).



Le chalet « tee haus », où fut pris le repas, avant son démontage dans les années 80

# Le Réseau Martiny-Daumerie

Par Prosper vandenbroucke

**Le Réseau Martiny-Daumerie** : premier service de renseignements belge au profit de la Grande Bretagne

A en croire certaines rumeurs qui circulaient en Belgique occupée et certains témoignages d'après-guerre, le nombre d'agents de l'Intelligence Service parmi la population belge était si élevé qu'on pouvait en rencontrer un à chaque coin de rue; des avions venaient, au début de l'occupation, déposer ou enlever des agents pratiquement à chaque lune. Les services de police allemands enregistraient ces rumeurs sans trop y croire. La réalité était tout autre.

Quelle était la position réelle de l'Angleterre vis-à-vis de la Belgique, sur le plan du renseignement, après la capitulation de l'armée belge? Contrairement à une légende assez répandue à l'époque, le Secret Intelligence Service (SIS) n'était pas omniprésent sur le continent et n'était pas un organisme tout-puissant. Il avait notamment essuyé un échec lourd de conséquences lors de la capture de deux de ses représentants à Venlo aux Pays-Bas en novembre 1939, par le Sicherheitsdienst allemand, qui n'a bien sûr pas hésité à exploiter les résultats de leurs interrogatoires, et dont certains se rapportaient à la Belgique. D'autre part, les deux délégués que le SIS avait envoyés en Belgique en septembre 1939 pour recruter des agents potentiels, ainsi que le personnel de l'ambassade britannique, avaient quitté le territoire en mai 1940.

S'il est vrai qu'aussi bien ces deux délégués que les services diplomatiques ont laissé sur place des agents susceptibles de « travailler » ceux-ci se trouvent sans aucun moyen de communication efficace avec Londres. Cependant les services secrets britanniques ne se découragent pas.

Entre le 18 juin et le 31 août 1940, ils vont envoyer sept agents, tous volontaires et de nationalité belge, en territoire occupé. Et c'est délibérément que le mot « services » est ici mis au pluriel, car ce sont en effet des services différents qui se sont occupés de ces premiers agents.

Avant d'entrer un peu plus en détail dans les missions proprement dites, il faut en dégager les caractéristiques communes :

- Dans tous les cas il s'agit de missions très limitées dans le temps (De deux jours à un mois). La courte durée des missions explique aussi l'absence de moyens de communication avec Londres.
- Leur durée très restreinte s'explique par leur fonction de missions ponctuelles de reconnaissance, et non, par exemple, de fonder un réseau.
- Aucun de ces agents, sauf un, n'a pour mission de contacter des organisations existantes ou des agents déjà recrutés.
- La façon dont les agents ont été infiltrés en territoire occupé est identique: sauf un, ils ont tous été déposés sur la côte par une vedette rapide. L'exception est la mission d'un agent qui devait être déposé par un avion, mais en aucun cas, il n'est question de parachutage (La première opération de ce genre se fera en Belgique en octobre 1940). Cette situation n'est pas propre à la Belgique. En effet, les premiers agents envoyés en

France et aux Pays-Bas, par exemple, ont également été infiltrés par voie maritime.

Ces caractéristiques communes montrent bien que les services britanniques ont, eux aussi, dû recommencer à zéro après la victoire allemande sur le continent. Il est, dans ce contexte, d'autant plus remarquable que le service Clarence de Walthère Dewé a dû attendre jusqu'en janvier 1941 avant d'être reconnecté, alors que les délégués du SIS qui avaient contacté Dewé en septembre 1939 étaient rentrés à Londres en juin 1940, et avaient pu, théoriquement, faire rapport à son sujet et assurer ainsi la continuité.

Il faut noter également que ces sept agents sont partis d'Angleterre à un moment où il n'y avait pas encore de véritable gouvernement belge à Londres. Il est vrai que le ministre des Colonies Albert De Vleeschauwer était arrivé en juillet, suivi du ministre des Finances Gutt quelques semaines plus tard, mais rien ne permet d'affirmer qu'ils étaient au courant du départ de ces Belges. Il s'agit donc dans tous les cas de missions exclusivement britanniques. Ce n'est qu'en novembre 1940, après l'arrivée à Londres du Premier ministre Pierlot et du ministre des Affaires étrangères, Paul-Henri Spaak, que sera créée une administration de la Sûreté de l'Etat, chargée d'établir et de maintenir les liaisons clandestines avec le pays occupé, en collaboration avec les services britanniques homologues. Ceux-ci continueront, toutefois, jusqu'à l'automne de 1941, d'envoyer des agents en Belgique à l'insu de leurs collègues belges. La Sûreté ne sera mise au courant des premières missions de l'été 1940 qu'en février 1942 par le major Page, responsable de la section Belgique du SIS.

## Sept Hommes à l'aventure

Examinons maintenant une à une ces missions de la première heure.

### 1. 18 juin 1940: la mission Simon

L'honneur d'avoir été le premier agent belge envoyé en mission par les Britanniques revient à Maurice Simon, 37 ans, directeur commercial à la filiale bruxelloise de His Master's Voice.

Avant l'invasion, il était en rapport avec Marc Fluhr, qui était directeur de la Chambre de Commerce franco-belge à Bruxelles et était en contact avec le Deuxième Bureau français. Simon aurait également accepté de travailler pour les Anglais. Arrivé à Londres à la fin de mai 1940, il contacta un ancien responsable de sa firme, qui jouera un rôle dans les services de propagande britanniques, et qui lui donna une triple mission: récolter tous renseignements sur les pièces d'identité valables en Belgique occupée, entrer en contact avec Fluhr, et examiner les possibilités de créer des journaux clandestins en Belgique.

Simon fut déposé au Verdon, à l'embouchure de la Gironde. Il était entendu qu'il serait repris sur la plage de La Panne par un navire anglais, le 18 août ou le 18 septembre 1940, accompagné des agents qu'il aurait recrutés éventuellement, mais il n'apparut pas à ces rendez-vous. Tout porte à croire

que sa mission ne lui fut pas confiée par le SIS, mais par un service précurseur du Special Operations Executive (S.O.E.), qui possédait jusqu'à la fin de 1941 une branche propagande à côté de sa branche action, mais qui, en juin 1940, n'existait pas encore sous ce nom.

Simon réussit à retrouver Fluhr, accepta fin 1940 de travailler comme celui-ci de travailler pour le service de renseignements de l'Armée de l'Air française, qui était en rapport avec Londres, et fit la rencontre de beaucoup de résistants belges, dont le fondateur du service Luc. Mais comme il n'avait aucun contact direct avec Londres, les Anglais n'ont reçu aucune nouvelle de lui jusqu'à sa rentrée en août 1942. Entre temps, il avait été arrêté, puis relâché par la police allemande dans des circonstances quelques peu troubles.

## 2. 23 juin 1940 : la mission Degreef-Daune-Thibau

Le 23 juin, une vedette anglaise déposa trois agents sur la plage de Klemskerke (Près d'Ostende). Joseph Degreef, 44 ans, avait fait partie, avant mai 1940, d'un noyau d'informateurs recrutés par l'attaché militaire britannique à Bruxelles. Edgar Daune, 51 ans, était agent commercial, et Jacques Thibau, 40 ans, était industriel



Jacques Thibau, agent du S.I.S. débarqué d'une vedette anglaise le 23 juin 1940

Les deux derniers étaient des agents du S.I.S. proprement dit. Quant à Degreef, sa mission consista en de la reconnaissance de la région côtière et à Gand. Les trois hommes auraient dus être repris au même endroit, mais leur réembarquement n'eut pas lieu. Par la suite ils ont constitué leur propre service, lequel fut rattaché au début de 1942 au service Tegal. Etant donné la courte durée prévue de leur mission, aucun de ces trois hommes ne disposait d'un moyen de communication avec Londres. Arrêté en 1942, Degreef fut fusillé en 1943 avec seize autres membres de son groupe.

Daune et Thibau moururent dans un camp de concentration.

## 3. 1<sup>er</sup> juillet 1940 : la mission Schelstraete

Une semaine après Degreef et ses deux compagnons, une autre vedette anglaise déposa, également à Klemskerke, le marin de la Red Star Line Télésphore Schelstraete, 31 ans. Il devait se rendre à Zeebrugge, où il avait habité avant-guerre, ramener des exemplaires de quelques journaux flamands, vérifier si les Cokeries de Zeebrugge étaient remises en marche, et noter où se trouvaient les positions de D.C.A.

Ici aussi il s'agissait d'une mission de courte durée, puisqu'il devrait être repris le 3 juillet à l'endroit de son débarquement. Il n'était toutefois pas au rendez-vous. En fait, il fut arrêté par une patrouille allemande, put s'enfuir et se réfugier en France où il fut arrêté en avril 1944. Il fut libéré de Dachau en mai 1945.

## 4. 18 août 1940 : la mission Leenaerts

Henri Leenaerts, courtier d'assurances, 37 ans, partit d'Angleterre en avion Lysander. Ces avions relativement petits, employés depuis 1938 par la RAF pour des missions diverses, pouvaient atterrir assez facilement sur une plaine bien exposée aux dimensions restreintes. Un grand nombre d'agents ont ainsi été déposés et réembarqués pendant la Seconde Guerre mondiale, surtout en France. Il semble pourtant que la Belgique détienne la primeur dans ce domaine avec l'envoi de Leenaerts. La première opération Lysander en France date en effet du 19 octobre 1940.

Leenaerts devait être déposé à Momignies, dans la botte du Hainaut, près de la ferme la Marlière. Il devait y contacter certaines personnes dont l'identité est restée inconnue, et y déposer un poste émetteur et des instructions. Mais le champ sur lequel le Lysander devait atterrir était labouré. Par conséquent, l'avion retourna sans déposer l'agent et il fut abattu au-dessus de la Manche par les Allemands. Leenaerts y perdit la vie. S'il avait été déposé, il aurait été repris le 21 août.

Cette mission, bien que non exécutée, semble marquer un tournant dans l'activité de la section Belgique du SIS. En effet, l'endroit d'atterrissage n'avait pas été choisi au hasard. Momignies était le village où habitait Anatole Gobeaux, ancien agent de renseignement de 1914-1918 dans le réseau Dame Blanche. Il avait été re-contacté en 1939 par deux délégués du SIS, et avait, à leur demande, touché une vingtaine de personnes de confiance disposées à travailler pour les Britanniques en cas d'invasion.

Gobeaux était arrivé à Londres en juin 1940, s'était de nouveau mis à la disposition du SIS, et on peut dire avec quasi-certitude que la mission de Leenaerts a été conçue sur base de renseignements (et de noms) fournis par Gobeaux, qui était auparavant au courant du départ de l'agent. Il semble donc bien que la mission Leenaerts fut la première tentative, de la part du SIS, de reconnecter des agents potentiels recrutés avant mai 1940, et de poser avec eux les premiers jalons d'un service de renseignements. Cette tentative sera reprise un an plus tard par la création du service Mill.

## 5. 31 août 1940: la mission Lannoye

Le marin Henri Lannoye, 31 ans, fut déposé par une vedette anglaise près d'Ostende. Il est le seul des agents dont il est question ici qui fut immatriculé par le SIS (n° 99801), et il semble bien qu'avec lui nous nous trouvons en présence d'une

mission qui, bien que ponctuelle, n'était pas prévue pour une très courte durée. Ceci peut être déduit du fait qu'il avait emporté une somme assez considérable (12.500 FB de l'époque ou +/- 10850 euro) comparée à celle donnée à d'autres agents. Il devait trouver à Ostende un endroit où un opérateur radio qui, le rejoignant dans la quinzaine, pourrait émettre.

Il ne semble pas que Lannoye eut pour mission de créer un service de renseignements. L'opérateur radio ne put venir à cause du mauvais temps. Il s'agissait de Jean Lamy, radiotélégraphiste de profession, qui sera parachuté en janvier 1941 en Ardenne et qui sera le premier opérateur radio du service Clarence. Le sort de Lannoye fut tragique. Quatre lettres en encre secrète envoyées par lui sont arrivées à Londres via Lisbonne. Dans une de ces lettres, il annonça qu'il avait trouvé une cachette pour un opérateur. Après sa dernière lettre, arrivée le 23 septembre 1940, Londres n'eut plus de nouvelles. Lannoye fut arrêté au début de 1941 et fusillé à la prison de Düren le 24 juillet de la même année.

Vues dans l'ensemble du travail des services de renseignements, ces premières missions furent après tout assez décevantes. Si Simon, Degreef, Daune et Thibau ont "travaillé" (les deux premiers dans des circonstances quelque peu troubles et parfois douteuses), c'était dans un autre contexte que celui de leur mission. Pour Degreef, Daune et Thibau, il a fallu qu'ils soient intégrés dans le service Tegal, créé sur le terrain pour que leur travail ait un rendement difficile à apprécier. Il n'empêche que ces missions montrent la volonté des Britanniques de se créer des points d'attache en Belgique. Cette tentative sera pour la première fois couronnée de succès en octobre 1940, date qui marque le début du service Martiny-Daumerie.

### Une mission Belgo-Britannique

Ce tableau des premières missions serait incomplet s'il ne mentionnait pas une autre mission qui se situe en dehors du cadre territorial de la Belgique, mais qui se rapporte néanmoins à des Belges et qui, elle, a porté des fruits. Il s'agit de la mission confiée oralement à Georges de Henau, 35 ans, ingénieur conseil et lieutenant de réserve. En fait, la mission confiée à de Henau était double: l'une qui lui fut donnée par l'attaché militaire belge à Londres, le colonel Wouters, consistait en une prise de contact avec des militaires belges restés en France non occupée avec le but de les faire venir en Grande-Bretagne pour servir dans une armée belge à reconstituer; l'autre lui fut donnée par un agent de liaison belge avec le War Office.

Ce second volet de la mission avait pour but d'obtenir de certains militaires belges, surtout des officiers séjournant en France, de revenir en Belgique et d'y créer un ou des services de renseignements. On peut donc dire qu'il s'agit d'une mission belgo-britannique.

Au début de septembre 1940, de Henau quitta Londres en avion à destination de Lisbonne. Avec l'aide de la légation belge à Lisbonne, il partit le 11 septembre pour la France via l'Espagne. Il prit contact avec plusieurs officiers belges à Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne), où le gouvernement belge venait d'installer un Service des Dépôts de Matériel Belge en France, disposant de plusieurs directions régionales.

C'est auprès du directeur de l'une de celles-ci, le colonel Sevrin, que de Henau trouva un appui précieux. A Villeneuve-sur-Lot, de Henau avait été en rapport avec le commandant

Henri Bernard, qui, à sa demande, rentra en Belgique avec l'intention d'y faire du renseignement.

De retour à Lisbonne en novembre 1940, de Henau reprit contact avec le colonel Sevrin, qui, aidé par le capitaine Frédéric de Selliers de Moranville, organisa dès la fin de 1940 les premières lignes de passage pour militaires vers l'Espagne. Cette initiative, fut téléguidée par la légation de Belgique à Lisbonne, où fonctionnait depuis la fin de 1940 une antenne de la Sûreté de l'Etat. Il s'agit donc là aussi de précurseurs, car les premières lignes établies à la fin de 1940 ont été utilisées plus tard par des réseaux (tels Benoit, Sabot) plus connus que les pionniers du début.



Georges de Henau qui a pour mission d'inciter les officiers belges de France de rejoindre Londres

### Deux vétérans

Les premiers agents que l'Intelligence Service britannique (SIS) a envoyés en Belgique pendant l'été 1940 arrivent en fait dans le désert. Le résultat de leurs missions est pratiquement nul, et le seul organisme ayant été reconnecté par le SIS avant l'invasion (le Corps d'Observation Belge de Walthère Dewé) a perdu tout contact avec Londres.

Le premier succès du côté britannique sera l'envoi en Belgique de deux agents, qui formeront un nouveau service de renseignements. Il s'agit de Constant Martiny, 52 ans, sous-chef de bureau à l'Administration de l'Aéronautique Civile, et du chauffeur Edmond Desnerck, 44 ans. Ils sont largués dans

la nuit du 12 au 13 octobre 1940, entre La Roche et Houffalize, étant ainsi les premiers Belges que les Anglais parachutent en Belgique occupée.

Quant à Martiny, non seulement il est le premier, mais il est aussi le plus âgé de tous ceux que les Anglais enverront en Belgique pendant l'occupation. Parti sans entraînement, Martiny se casse le pied lors de l'atterrissage. Son compagnon le fera soigner tant bien que mal et fera en sorte que Martiny puisse se reposer chez les siens, à Schaerbeek, un faubourg de Bruxelles.



Constant Martiny, un vétéran du renseignement en 14-18, acceptera, à 52 ans, de sauter en parachute

Mais le repos ne sera pas de longue durée: Martiny a une mission à accomplir. Selon les instructions reçues à Londres, qu'il a notées sur un petit coin de papier pelure d'une écriture illisible à l'œil nu, il doit recueillir des renseignements sur les aérodromes et les forces aériennes allemandes installés en Belgique, la présence de réservoirs d'essence, les ateliers de construction et de réparation utilisés par l'occupant, les mouvements des troupes allemandes, les moyens de transport. Il doit également repérer et signaler des points à bombarder, faire rapport sur la propagande pro-alliée, sur le moral de la population et sur les usines travaillant pour l'occupant, prendre note des noms de « mauvais citoyens » et lire les journaux censurés. Ces renseignements seront transmis par le poste émetteur emporté par Desnerck.

Lorsque Martiny arrive sur le terrain, les premiers groupes qui veulent organiser le refus de l'occupation commencent à se former. Tout naturellement Martiny contacte son chef, le colonel Joseph Daumerie, directeur de l'Administration de l'Aéronautique Civile depuis 1933. Les deux hommes ont le même âge, et tous deux ont l'expérience de l'action anti-allemande depuis 1914-1918. Daumerie, passé à l'aviation militaire en 1913 s'est distingué dès le début de la Grande Guerre par des reconnaissances aériennes. Le 25 août 1914, son avion est abattu dans les lignes ennemies. Blessé et fait prisonnier, il passera sa captivité en Suisse en raison de sa

santé ébranlée. Martiny, qui était en 1914 commis des postes à Houffalize et qui avait perdu cette année-là son frère et un beau-frère par le fait de l'ennemi, s'était engagé dans différentes formes de résistance: organisation d'un service postal en fraude entre des Belges résidant aux Pays-Bas et leurs familles restées en Belgique, participation aux activités du Bureau de renseignements relatifs aux otages et prisonniers belges, soutien aux déportés en Allemagne, distribution de la presse clandestine.

En 1940, Daumerie n'a pas attendu l'arrivée de Martiny pour se lancer dans la résistance. Dès le mois d'août, il veut mettre sur pied un service de renseignements et favoriser l'évasion vers l'Angleterre. En septembre 1940, il joint ses efforts à ceux d'Edgard Cleempoel qui, de Bruxelles, essaye d'organiser le départ de soldats français et anglais, prisonniers ou cachés en Belgique. Après l'arrivée de Martiny, qui se spécialisera dans le renseignement, l'évasion continuera à faire partie de l'activité du service. Après la guerre, les autorités belges estimeront que le service a évacué au minimum une centaine de militaires, presque tous Anglais, et une vingtaine de Belges.



Joseph Daumerie, directeur de l'Aéronautique Civile

### Escape

On peut dire que c'est par le service Martiny-Daumerie, et plus spécialement par les secteurs dirigés par le colonel Daumerie et Cleempoel, qu'a été créée la première ligne d'évasion vers la France, bien avant la ligne bien connue sous le nom de Comète. On ne sait pas exactement de quelle façon le groupe bruxellois est entré en contact avec ce qui deviendra "le centre de Roubaix", et qui jouera tout au long de l'occupation un rôle d'une importance exceptionnelle, tant dans le domaine de l'évasion que dans celui de la transmission des rapports de renseignements en provenance de Belgique.

Toujours est-il qu'à la mi-décembre 1940 au plus tard, le contact entre Bruxelles et des patriotes roubaisiens existe. Du côté belge, le major Georges Hansoul, Cleempoel, et Jules Doudelet, conducteur de travaux au gouvernement provincial du Brabant, s'occupent des départs. Du côté français, la réception est assurée par « Jean de Roubaix » (Joseph Dubar)

et son épouse, son oncle Jean-Baptiste Lebas, maire de Roubaix et ancien ministre, Paul Joly et Jules Correntin, qui habite près de la frontière. Les passages clandestin de la frontière s'effectuent via Herseaux, Mouscron ou encore La Festingue (entre Toufflers, en France, et Néchin dans le Hainaut).

### Un service, trois secteurs

Revenons-en à l'activité principale du service Martiny-Daumerie: le renseignement. Le réseau s'organise dès octobre 1940, et comptera en mai 1941, lorsque la police allemande y mettra une fin définitive, environ 300 agents et auxiliaires. D'une manière un peu artificielle (Car un réseau est comme un organisme vivant et non une entité statique), on peut y distinguer plusieurs secteurs et sections, assez bien séparés.

Un premier noyau est constitué autour de Constant Martiny. On pourrait en effet considérer ce noyau comme une entreprise familiale, aidée d'amis personnels. Y sont impliqués, à des degrés divers, l'épouse de Martiny, sa fille Marie-Louise et le mari de celle-ci, René Elias; Elvire Lambotte et Irma Marée, amies de Mme Martiny; André Marée, neveu de la précédente et commis au service social de la SNCFB, son épouse et ses deux filles; le fils d'un fonctionnaire de l'Aéronautique Civile et bien d'autre encore. Martiny lui-même recueillera des renseignements sur les champs d'aviation de Brustem, de Bierset et de Beauvechain. Les agents envoyés par Londres sont directement rattachés à Martiny.



Le renseignement en famille, René Elias, gendre et collaborateur de Martiny

Le secteur dirigé par le colonel Daumerie correspond plusieurs sections, notamment celle de Créteur (Qui a des ramifications à Anvers, dans les Flandres et dans le Hainaut), une section dirigée par Ferdinand De Lobel (renseignements politiques et ferroviaires), une autre sous la direction de Poesmans avec des groupes à Bruxelles et Louvain, une autre encore dirigée

par Georges Hansoul (Evasions et renseignements sur les aérodromes).

Un troisième secteur est dirigé par Edgard Cleempoel. Ce secteur comprend la cellule qui s'occupe des émissions radio à Bruxelles et de la réception des agents parachutés, et a des ramifications dans le Hainaut. Il comprend également un certain nombre de personnes qui organisent le départ de candidats à l'évasion. Comme on le verra plus loin, ce secteur sera pratiquement anéanti en février 1941. Au secteur de Cleempoel se rattache une section dirigée par Suzanne Vervalcke, employée à la Croix-Rouge de Belgique, disposant de plusieurs agents, dont François Verbelen (chef garde à la gare de formation de Schaerbeek, qui lui a fourni une dizaine de rapports sur le trafic ferroviaire allemand) et des fonctionnaires de la Protection Civile. En janvier et mars 1941, Vervalcke accomplira deux missions en France pour le colonel Daumerie afin de vérifier la ligne d'évasion. Au retour de la seconde, elle sera arrêtée le 13 avril 1941 à Chalon-sur-Saône, sur la ligne de démarcation.

### « Pianistes » et Funkspiel<sup>8</sup>

Pour les Anglais, qui craignent toujours une attaque allemande, l'obtention rapide de renseignements, notamment sur l'aviation allemande, est d'une importance capitale. C'est d'ailleurs dans ce but que Martiny est envoyé en mission. Lors de son atterrissage, son poste émetteur a été endommagé. Par le colonel Daumerie, Martiny sera mis en rapport avec un radiotélégraphiste, le militaire de carrière Louis Fermeus, une connaissance de Cleempoel.

Fermeus répare le poste, et commence l'émission de télégrammes (Le premier est envoyé le 29 octobre 1940). Ceux-ci sont bien reçus à Londres, mais le poste de Martiny semble ne pas « entendre » les câbles que Londres lui adresse. C'est la raison pour laquelle un second poste sera parachuté dans la nuit du 21 au 22 novembre 1940. Ce poste est emporté par Emile Hingot, 38 ans, représentant de commerce, qui saute aux environs de Gembloux. Celui-ci a été recruté par l'Intelligence Service en août 1940. Comme Martiny, il passe d'abord chez les demoiselles Lambotte et Marée, qui gèrent un magasin de bonneterie au 154, de la chaussée de Vleurgat à Bruxelles, puis se présente au domicile de Martiny, auquel il remet le nouveau poste et des instructions. Il n'est toutefois pas envoyé comme opérateur radio, mais comme agent de renseignements. En cette qualité, il s'installe à Bruges pour observer la région côtière et une partie des Flandres, entre Knokke et Lille.

Selon un rapport que Hingot a établi en Grande-Bretagne en 1942, après son retour, le service reçut en février des félicitations du gouvernement britannique pour des renseignements fournis sur les emplacements de la base pour sous-marins et hydravions à Ostende.

A la mi-janvier 1941 est prévue l'arrivée d'un autre agent: Gaston Popliment, 42 ans, fonctionnaire comme Martiny de l'Aéronautique Civile et parti en Angleterre avec celui-ci en mai 1940. Un « comité de réception » est prévu (Hingot seul), mais étant donné que le pilote ne voit qu'une lumière (Celle de Hingot), l'agent n'est pas largué.

<sup>8</sup> NDLR : Funkspiel (Lit. jeu radio) est le nom donné à une opération de contre-espionnage allemand mise en place par la Gestapo. Elle consistait à utiliser les opérateurs clandestins capturés pour dialoguer directement avec l'ennemi, et en particulier avec la Grande-Bretagne.



Il le sera, un mois plus tard, dans la nuit du 17 au 18 février 1941, entre Sombreffe et Cognelée, dans la province de Namur Lui aussi est porteur d'un poste et d'une somme de 225.000 FB ( +/- 195 000 Euros actuels), destinée à Martiny. Lui aussi passe d'abord chez Elvire Lambotte et Irma Marée, puis chez Martiny, et s'installe ensuite comme agent de renseignements à Gand, chez le frère d'Edmond Desnerck, le compagnon de saut de Martiny, qui travaille également à Gand.

Mais en février 1941 le premier drame s'abat sur le service. Le 21 de ce mois, au 49 de l'avenue Montjoie à Bruxelles, la police allemande arrête Cleempoel, le radio Fermeus et deux femmes, auxiliaires du service. Elle y installe une souricière et arrête dans les jours qui suivent tous les agents de Cleempoel: en tout, vingt agents du service. Les raisons exactes de ce drame ne sont pas connues. Une indiscretion ou une dénonciation n'est pas à exclure, mais il est plus probable que la maison a été découverte par le radiorepérage (Gonio) allemand, car le 49 de l'avenue Montjoie est un des endroits d'où Fermeus émet régulièrement.

Lors de l'irruption, la Geheime Feldpolizei<sup>9</sup> découvre aussi le poste et le code dont se servait Fermeus. Après l'arrestation de celui-ci, son poste a continué à fonctionner, mais il n'est pas établi qu'il fût desservi par l'opérateur lui-même (Fermeus a été fusillé à Berlin le 26 août 1942). La découverte de ce poste et du code a donné lieu au premier Funkspiel que les services allemands ont essayé d'exploiter contre l'Angleterre depuis la Belgique. Par chance, Martiny apprend l'arrestation de Cleempoel, de Fermeus et leurs compagnons dans les jours qui suivent le 21 février. Il déloge immédiatement - et heureusement - car la police allemande connaît son adresse et y installe également une souricière. Le 26 février, il s'installe avec sa famille à Kraainem (Stockel), chez les époux Babin-Marée, d'où il reprend les émissions le 7 mars sur le poste apporté par Poplimont. La première nouvelle qu'il annonce à Londres est celle de l'arrestation de Fermeus et de la prise de son poste, ce qui a permis au SIS de ne pas être dupe du "Jeu-Radio" élaboré par les services spécialisés de l'Abwehr.

Martiny prend aussi des mesures de sécurité. Il cloisonne les secteurs encore en activité, et décide de ne reprendre aucun des agents restés en liberté ayant appartenu à des secteurs « brûlés ». Entre le 7 mars et le 13 mai 1941, Martiny enverra 133 câbles à Londres, qui viennent s'ajouter aux 205 télégrammes émis par Fermeus entre le 29 octobre 1940 et le 21 février 1941 (La réception des messages envoyés de Londres n'a été possible qu'après l'arrivée de Hingot). Certains des renseignements transmis par Martiny ont donné lieu à des bombardements (La base pour sous-marins à Ostende, par exemple), et le SIS a qualifié Martiny d'agent exceptionnel.

### La fin

C'est le radio-repérage allemand qui, le 13 mai 1941, met fin à l'activité du premier parachuté belge. La Funkabwehr<sup>10</sup> dispose de moyens techniques pour capter les signaux morse émis par des postes radio et pour localiser d'une manière assez précise

<sup>9</sup> NDLR : La Geheime Feldpolizei (GFP) est l'organe exécutif de l'Abwehr spécialisé dans la lutte contre la Résistance. Pour la Belgique et le Nord de la France, le siège de la GFP se trouvait à Bruxelles, rue de la Traversière.

<sup>10</sup> NDLR : Branche radio du contre-espionnage militaire allemand.

la maison ou l'endroit d'où partent ces signaux, en utilisant notamment la goniométrie. Ce 13 mai, la GFP fait irruption au 30, avenue de Wezembeek à Kraainem. Martiny est surpris en pleine émission. La GFP l'arrête, ainsi que son beau-fils René Elias, devenu son bras droit depuis février 1941. Elle saisit également son poste, son code ainsi que sept carnets contenant le texte en clair des messages déjà transmis et - malheureusement - le nom d'un certain nombre d'agents du service. Cette trouvaille amène l'arrestation d'autres agents et celle du colonel Daumerie.

A partir de mai 1941, la répression allemande s'abat sans merci sur les agents arrêtés. En tout, 78 inculpés paraîtront en 1942 devant les tribunaux allemands. Dix d'entre eux seront fusillés: François Verbelen, Marcel Legrain et Jules André le 24 juin, Cleempoel, Martiny, Daumerie, Elias et Fermeus le 26 août, et finalement Jules Doudelet (trois fois condamné à mort!) le 6 octobre et Gilbert Beckers le 16 décembre. La plupart des autres seront condamnés à des peines de prison ou à des années de travaux forcés.

Dans sa lettre d'adieu à sa famille, écrite quelques instants avant son exécution et qui fait preuve de sa foi profonde, Martiny a écrit: "Je meurs pour ma Patrie, pour la Belgique, pour mon Roi que j'ai servi jusqu'à mon dernier souffle en servant fidèlement l'Angleterre". Il est en effet frappant de constater que Martiny, Hingot et Poplimont ont tous trois été chargés, à la veille de leur départ d'Angleterre, de remettre un message au roi Léopold. Ce message leur a été remis, pour les deux premiers certainement, par le ministre des Colonies De Vleeschauwer, dont le royalisme est connu. Le message confié à Martiny a été remis au comte Capelle, secrétaire du Roi, par Mme Martiny. Hingot, quant à lui, a été reçu froidement par Capelle. On ignore si Poplimont a pu remettre son message. La remise de lettres destinées au Roi par un ou des membres du gouvernement belge à Londres à des agents parachutés semble être devenue une coutume.

Le premier parachuté pour Clarence, Jean Lamy, arrivé en janvier 1941, était également chargé de remettre un message au comte Capelle, et nombreux furent les agents lui succédant dans le même cas. Cette coutume, qui sort du domaine du renseignement et qui pouvait exposer les agents à des dangers supplémentaires, témoigne de la volonté du gouvernement de rechercher une réconciliation avec le Roi. Espoir vain, comme le démontra clairement la mission confiée à la fin de 1943 à François De Kinder, beau-frère du Premier ministre Pierlot, et qui s'est terminée par une fin de non-recevoir de la part du Roi et par la mort tragique de De Kinder fusillé à Verdun le 31 août 1944, sans forme de procès.

L'arrestation de Martiny, du colonel Daumerie et d'un grand nombre de leurs agents a mis fin au premier service de renseignements belge qui ait fonctionné au profit de la Grande-Bretagne. Mais d'autres réseaux ont pris la relève: le service Clarence d'abord, enfin reconnecté en janvier 1941, ensuite le service Mill, créé en août 1941, et Zéro et Luc, créés sur le terrain à la fin de 1940, mais qui ont dû attendre 1942 avant d'être en contact direct avec Londres.

Source : Etienne Verhoeven in : "Jours de Guerre" n°6 édité par le Crédit Communal de Belgique

Crédit photos : Collection Verhoeven et Cegesoma

## Tristes Souvenirs...

Par Guy Lebeau

... Ou la vie des Stavelotains au cours de l'hiver 1944-45.

Monsieur Guy Lebeau a passé sa jeunesse à Stavelot, une jeunesse marquée par les années noires de la guerre et plus particulièrement par la bataille de Stavelot de l'hiver 1944-1945. De ces tragiques événements, il a conservé des souvenirs écrits qu'il a décidé de nous confier par l'intermédiaire de Henri Rogister. Ce texte faisant suite à notre hors série n°1 sur la bataille des Ardennes dont Henri Rogister est justement l'auteur.

« Plus de 70 ouvrages en langue française ont traité de la bataille d'Ardenne. Sans compter les livres parus aux U.S.A., en Angleterre et en Allemagne. Tous parlent principalement des opérations militaires. A l'exception des massacres, la vie pénible endurée par les civils n'a été que rarement relatée. C'est pour cette raison, et sans prétention aucune, que j'ai voulu décrire le plus simplement possible les événements vécus par les Stavelotains. Les acteurs sont ceux qui, dans des circonstances malheureuses, ont simplement accompli leur devoir de citoyens en se mettant d'une façon ou d'une autre au service d'autrui. Ils ont agi bénévolement sans jamais revendiquer quoi que ce soit malgré les dangers encourus. A l'époque, nul à ma connaissance n'a eu l'idée de tenir un journal.

Au cours des années 1950, j'ai rédigé des notes qui relaient ces tristes souvenirs avant qu'ils ne s'effacent de la mémoire. Ces notes furent oubliées au fond d'un tiroir pendant plus de quarante ans avant de réapparaître à l'occasion d'un déménagement. Les faits décrits sont tels qu'ils ont été vécus. Le seul reproche que l'on pourrait m'adresser serait d'avoir oublié certains détails, d'avoir confondu des dates ou d'être imprécis sur les heures. Après soixante ans, la mémoire des éléments secondaires s'estompée hélas. Je précise aussi que cette histoire est loin d'être complète et exclusive: chaque Stavelotain contemporain des événements peut lui aussi en faire son propre récit.

Avant de narrer mon histoire personnelle et celles de citoyens dévoués parmi beaucoup d'autres, je tiens à évoquer quelques actes de courages peu ordinaires posés par des Stavelotains, auxquels je veux rendre hommage, hélas à titre posthume pour certains.

Pendant toute la guerre, Edmond Klein, fermier à Houvegné – Francheville, a aidé des prisonniers évadés à traverser la Belgique. Il leur procurait de faux papiers, des vêtements civils et un viatique pour le voyage. Au moment de l'offensive sur l'Ardenne qui suivit la libération de septembre 1944, Edmond n'avait rien oublié de sa lutte pour la liberté. Au début de l'attaque allemande, un groupe de soldats US égarés et recherchés par les nazis, vint chercher refuge dans sa ferme isolée. Jugeant la cache précaire et le danger de capture réel, Edmond n'hésita pas malgré les risques à guider les GI's à travers bois pour leur permettre de rejoindre les lignes américaines à Petit-Thier. De retour à Houvegné, découvrant un second groupe dans la même situation, il réédita l'exploit. Le général Eisenhower, chef suprême des armées alliées, le félicita et le remercia de sa main.

Pendant toute la bataille, les frères Gaspar de Wanne menèrent quant à eux des missions périlleuses en circulant derrière les lignes allemandes afin de recueillir des renseignements transmis ensuite à l'état-major US qui les exploita lors de la contre-offensive de janvier 1945.

Revenons à Stavelot. Alors que les Allemands investissaient la ville, Madame Cottin-Schutz, dont le mari était prisonnier dans un Stalag, et qui vivait en rue Neuve avec ses quatre enfants en bas âge, aperçut dans le chemin des Pré-Secours un GI désarmé, perdu, démoralisé, qui tenait un mouchoir blanc à la main et songeait visiblement à se rendre. Faisant fi du danger, Madame Cottin le cacha alors que les Allemands progressaient dans Stavelot. Rien ne pouvait les empêcher de fouiller les maisons et, en cas de découverte, notre concitoyenne, ses enfants et le soldat en question auraient été massacrés.

Une autre action, celle de Monsieur Alfred Buche, employé à la centrale électrique des Bressaix. Afin que des civils bloqués rive gauche de l'Ambève et vivant dans des conditions précaires dans les sous-sols de la laiterie puissent gagner la rive droite, il manoeuvra sous le feu de l'ennemi les vannes de retenue afin de modifier le niveau de la rivière, permettant ainsi le passage à gué vers un refuge plus sûr, les caves de l'abbaye.

Parlons également de cette initiative courageuse prise par quatre Stavelotains qui transportèrent au péril de leur vie un soldat américain blessé route du Vieux Château la nuit du 17 au 18 décembre 1944. Cet homme devait absolument être évacué vers une ambulance et soigné. S'il restait sur la rive gauche, il risquait d'être capturé par les SS et ont imaginé le sort que ceux-ci lui auraient réservé. Madame Berthe Beaupain et Messieurs Gustave Beaupain, Marcel Ozer et Louis Van Lancker prirent la courageuse décision de l'évacuer vers l'hôpital. Ils le placèrent sur un brancard improvisé, le cachèrent sous une couverture et franchirent ainsi le pont parmi les fantassins Allemands qui progressaient vers le centre ville en profitant d'une accalmie dans les combats dans le secteur du pont.

Je termine cet hommage par une histoire peu connue. Au début de l'offensive, Monsieur Paul Godin, 20 ans et étudiant à l'université, était absent de Stavelot. Apprenant les événements et persuadé que la bataille allait faire des victimes civiles, il chercha à rejoindre la cité en se disant que des bras valides seraient utiles. Lors de son voyage, il fut pris dans les combats entre Coo et Trois-Ponts et atteint par une balle dans une jambe. Il rampa sur plusieurs centaines de mètres afin de trouver un refuge et d'être soigné et évacué. La blessure était grave et Paul Godin en garda des séquelles: il dut porter une prothèse toute sa vie durant. »

Après avoir évoqué quelques figures stavelotaines actives dans la tourmente, Monsieur Lebeau raconte ses souvenirs de septembre 1944.

« En 1944, j'habitais à Stavelot, sur la grand-route vers Trois-Ponts. En septembre, nous étions dans l'attente de la libération. Alors que la Wehrmacht faisait retraite vers l'est, nous avons été surpris par le passage d'un convoi qui se

dirigeait dans la direction opposée. Cette colonne était composée d'un matériel jamais vu auparavant dont l'allure insolite est restée gravée dans ma mémoire même si j'ai oublié la date exacte de l'événement. (Le 3 ou 4 septembre) Nous vîmes passer des véhicules tractant de longs cigares camouflés sous des housses bariolées. Ils étaient accompagnés par d'autres véhicules portant un objet cylindrique dont l'axe était à la verticale et dont le diamètre était plus important que la hauteur. Cela avait la forme d'une marmite sur quatre roues cachée par une autre housse. Une vapeur blanche et odorante s'échappait par une soupape. Nous étions bien loin de nous douter que c'était un V-2 qui passait devant nous. Cette arme nouvelle était alors totalement inconnue du grand public. Cet étrange convoi a été vu à Grand-Halleux à la même époque, c'est-à-dire quelques jours avant le 12 septembre 1944, jour de la libération de Stavelot. Je me souviens également avoir vu repasser vers l'est les mêmes longues remorques, cette fois vides de chargement. A l'époque, de tels engins étaient rares et donc facilement remarqués.

Plusieurs années plus tard, j'ai appris que ces V-2 étaient dirigés vers Gouvy où eut lieu le premier lancement opérationnel de cette arme secrète (entre Gouvy et Sterpigny pour être exact). Paris était leur cible et le lancement eut lieu le 8 septembre 1944.

La libération de Stavelot eut lieu le mardi 12 septembre. La ville a été libérée par des éléments de la 1<sup>ère</sup> Armée américaine. J'avais 17 ans. Ce fut un jour joyeux, euphorique, le plus beau mardi de ma vie, des heures inoubliables pour toute la population. Nous retrouvions la liberté et nous découvrions ces grands garçons qu'étaient ces GI's venus de si loin et qui mâchaient inlassablement du chewing-gum. Cette gymnastique des mâchoires nous était absolument inconnue. Outre la joie que nous éprouvions, nous étions très impressionnés par l'important matériel et l'équipement de l'armée des U.S.A. En particulier, les curieux véhicules nommés "Jeeps" nous intriguaient beaucoup. Le contraste était frappant avec le matériel usé des Allemands; dans les colonnes de la retraite, il n'était pas rare de voir des chevaux tirer des canons!

Pendant trois mois, ce fut l'euphorie de la liberté retrouvée. Selon ses moyens, chacun manifestait à sa façon sa reconnaissance aux libérateurs. Il n'y avait pas une famille qui ne recevait en son foyer des soldats US. Certains logeaient chez l'habitant où venaient passer la soirée après le service; ils retrouvaient ainsi l'ambiance familiale qui leur manquait. Nos populations découvraient le chewing-gum, les Lucky Strike et autres Chesterfield, sans oublier le Nescafé, etc. Privés de tout pendant cinq longues années, inutile de dire que cette libération nous changeait de la grisaille de l'occupation.

Certains pensaient que la guerre serait bientôt terminée. Le front se trouvait à environ 30 kilomètres à vol d'oiseau mais cela nous paraissait très loin. Même le passage des V-1 ne nous impressionnait plus. "Le Reich va s'effondrer, nos amis

américains sont trop forts", voilà l'état d'esprit qui nous animait à la fin de 1944.

Malheureusement, cette situation était bien précaire et notre joie devait se transformer en douleur. Stavelot et toute l'Ardenne allaient connaître de bien tristes moments. Était-ce un avertissement mais, un dimanche après-midi, que je situe sauf erreur fin novembre, début décembre, un avion de la Luftwaffe largua deux bombes qui tombèrent à l'est et en amont du chemin du Château? L'une d'elle endommagea fortement la maison de Monsieur et Madame Renard-Pepin. Cette maison était située à l'orée du bois qui longe la route qui conduit à Somagne. Madame Renard, qui s'y trouvait seule à ce moment, fut projetée à l'extérieur et se retrouva dans son jardin, très contusionnée mais miraculeusement sans blessure grave. Le chat fut la seule victime à déplorer. Ce bombardement était absolument inattendu. La supériorité aérienne alliée était telle que nul n'imaginait revoir un appareil allemand dans le ciel de Stavelot. Était-ce un avertissement? Nous étions loin de penser que la tourmente allait s'abattre sur nous..."

Samedi 16 décembre 1944 : « Malmedy a été bombardée par l'artillerie lourde allemande. Cette nouvelle provoque une certaine émotion parmi la population. »



La Rue Haute en décembre 1944. C'est à cet endroit mais sur le côté gauche de la photo que furent alignés les prisonniers allemands. (Photo N.A.R.A.)

Dimanche 17 décembre : « Vers 8 heures du matin, notre famille se rend à l'office du dimanche matin. A dix mètres de notre maison, à notre étonnement, nous voyons deux GI's qui montent de garde à côté d'une mitrailleuse mise en batterie en direction de Trois-Ponts, c'est-à-dire vers le sud-ouest. Ce roadblock hâtivement et imparfaitement improvisé nous inquiète. Pourquoi diriger une arme vers le sud-ouest alors que le front se trouve à l'est? A cette heure matinale, la rue est calme, il n'y a pas de circulation. Dans son livre "Stavelot Cité Héroïque et Martyre" Laurent Lombard relate qu'un dispositif semblable avait été installé au pont de l'Ambève ce même dimanche matin; cela peut faire penser que les routes

de Malmedy et de Francorchamps étaient elles aussi défendues de la même façon. Vers 9 h 30, en rejoignant notre domicile, nous constatons que les GI's et le roadblock ont disparu.

Vers 10 h 30 des chars US, venant de Francorchamps ou de Malmedy, se dirigent vers Trois-Ponts. Le défilé de la 7<sup>e</sup> division blindée sera incessant pendant toute la journée. »

Dimanche 17 entre 14 et 17 heures : « A cette époque, les troupes qui composaient la garnison de Stavelot étaient composées d'unités non combattantes, c'est-à-dire de services de maintenance, d'intendance, de génie, de dépôts de matériel, de police militaire, d'ateliers de réparation, etc. A l'exception des M.P. toutes ces unités évacuent. Des parachutistes allemands auraient été largués dans les environs, à l'ouest de Stavelot. Un sentiment d'inquiétude et d'insécurité nous envahit. Des événements graves semblent se préparer. »

Dimanche 17 vers 18 heures : « Des civils belges venus e l'est et chargés de bagages nous annoncent que les Allemands reviennent! Est-ce possible? Le Bourgmestre Arnold Godin proclame le couvre-feu. »



La jolie ferme de Lodomez avant les événements

Dimanche 17 vers 20 heures : « Les "Boches"<sup>11</sup> sont à Lodomez. Nous descendons des matelas, des couvertures, des vêtements et de la nourriture à la cave où nous nous installons pour la nuit. A ce moment, nous ignorions que nous devrions y rester plusieurs jours. »

Dimanche 17 dans la soirée : « Dans le calme relatif de ce début de nuit, il nous semble entendre des coups de feu. Très inquiets, nous cherchons un sommeil qui ne vient pas. »

Lundi 18 entre 0 et 4 heures : « Le courant électrique est coupé. Quelques détonations sont entendues. »

Lundi 18 vers 5 heures : « Les bruits de combats et d'explosions sont plus rapprochés. Il y a des lueurs inquiétantes dans le fond de la ville. »

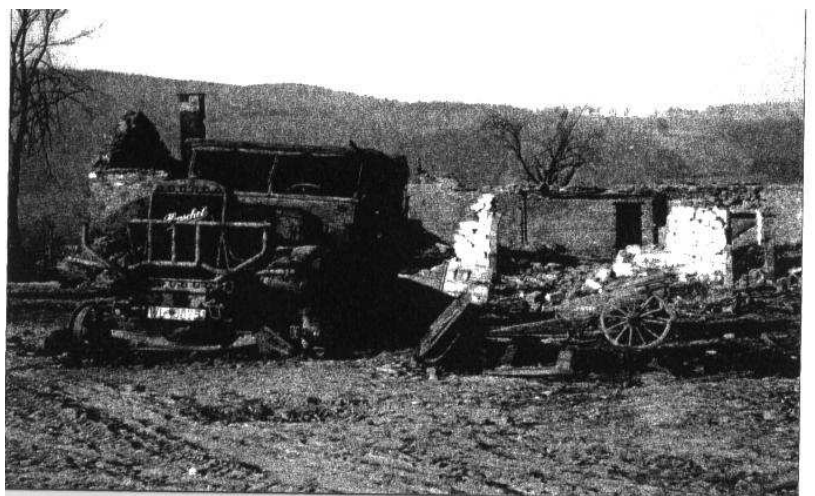
Lundi 18 vers 7 heures : « La bataille s'amplifie. Nous voyons que des projectiles traçants sont tirés des hauteurs de la ville (rive droite) en direction du Vieux Château où sont les Allemands. »

<sup>11</sup> NDLR : Cette expression jugée outrancière aujourd'hui, reflète la mentalité de l'époque; elle est donc à sa place dans ce récit

Lundi 18 vers 8 heures : « Plusieurs incendies font rage dans le fond de la ville et le long de la route du Vieux Château. Le jour se lève, le plafond nuageux est bas et le ciel gris. Une anecdote relatée par mon ami Louis Pasteger peut trouver sa place ici. Au lever du jour, vu son passé de résistant, Louis se préparait à quitter son domicile rue Haute quand il vit plusieurs MP tenir en joue des hommes relativement jeunes. Ils portaient des costumes civils qui dissimulaient des uniformes allemands. On peut en conclure que la "5<sup>e</sup> colonne" (Groupe d'espions et de saboteurs; il s'avéra plus tard que ces commandos avaient été placés sous les ordres et formés par le SS Hauptsturmführer Otto Skorzeny) avait investi Stavelot dans la nuit du 17 au 18. Louis ignore le sort qui fut réservé aux prisonniers ainsi déguisés". »

Lundi 18 décembre vers 10 heures : « Des blindés allemands passent devant la maison en mitraillant les façades. Nous sommes très inquiets. Je me hasarde à lancer un rapide regard par le soupirail et je vois un tankiste à mi corps par l'écouille ouverte de son char. Vision décourageante: quand un soldat s'expose ainsi, c'est qu'il ne craint aucun tir ennemi et donc qu'il se trouve en territoire conquis! Nous nous sentons abandonnées et isolés.

Comme cela est-il Dieu possible? Comment une armée aussi puissante que l'US Army peut-elle reculer devant des troupes qui étaient en débandade seulement trois mois plus tôt ? Notre joie a été de courte durée! Le grand rêve de liberté est-il déjà fini? Plus tard cependant, dans l'après-midi, le temps s'étant éclairci, des avions de l'US Air Force attaquent en rase-mottes la colonne ennemie éparpillée entre Trois-Ponts et Stavelot et entre le Vieux Château et La Vaulx-Richard. Leurs attaques successives semblent durer deux heures. Hourra ! Notre moral remonte! Les "Boches" ne bousculeront pas nos libérateurs aussi aisément... »



Lodomez après le passage de l'U.S. Air Force (Photo Jean Jacob)

Lundi 18 après-midi : « Nous constatons que notre maison est endommagée puis, heureuse surprise, des fantassins US y pénètrent, l'arme au poing. Ce sont des hommes de la 30<sup>e</sup> division d'infanterie; ils réoccupent le terrain et sont à la recherche des Allemands. Malgré le bruit des combats qui

montent de partout autour de nous, malgré le danger, nous sommes soulagés à l'idée que des soldats amis sont enfin là. Vers 16 heures, nous percevons des explosions d'obus: Stavelot subit le tir de l'artillerie américaine. »



La façade de la maison après les événements (Photo J. Jacob)

Lundi 18 de 20 à 24 heures : « Des véhicules passent en direction de Trois-Ponts. Il semble que ce sont des véhicules allemands. Les tirs de l'artillerie US se poursuivent, les obus tombent un peu partout sur le Stockeu, dans le fond de la ville, près de notre maison... Ce tir continu est très éprouvant pour les nerfs. Nous ne parvenons pas à nous endormir, la crainte d'être tués est tout le temps présente et nos prières remplacent un impossible sommeil. Ce tir a duré jusqu'au petit matin du 19; cette nuit-là, Stavelot a reçu près de 3000 obus. Les batteries US se trouvaient dans la vallée de l'Eau Rouge près de Francorchamps.

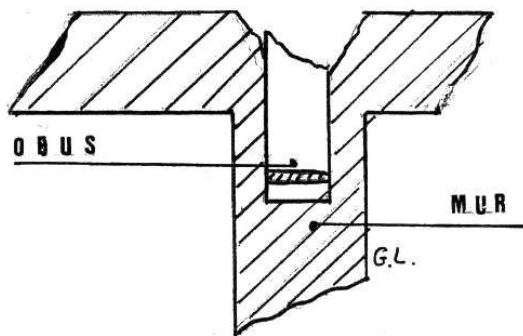


La façade arrière de la maison. La flèche indique l'impact de l'obus. La famille était réfugiée dans la cave sous le repère "A" (Photo Jean Jacob)

La bataille faisait rage, les obus tombaient, les explosions se succédaient, nous étions persuadés que nous allions être tués d'un instant à l'autre. Une forte explosion à l'étage fit trembler l'immeuble. Nous n'arrêtons pas de prier, quand mon père dit cette invocation: "Que votre volonté soit faite Seigneur et non la nôtre". A ce moment, une explosion plus forte que les

autres nous secoua tous. La volonté du Seigneur avait été faite! Une "arêdje"<sup>12</sup> et une lueur rouge intense suivies immédiatement d'un souffle chaud. L'air devint irrespirable car une poussière de brique pilée était en suspension et nous suffoquait. Nous étions sourds, nos oreilles sifflaient. Pendant un temps dont je ne sais la durée, j'ai eu l'impression d'être mort. Le bombardement continuait quand l'un de nous poussé par la volonté de vivre, cria: "Fuyons d'ici, sinon nous allons tous y rester". Sans réfléchir, nous l'avons suivi et sommes sortis imprudemment de la maison en courant à toutes jambes vers la rue Neuve.

A notre passage à côté d'un Sherman, un soldat a soulevé l'écouille et a jeté un regard intrigué par le bruit de notre course folle. Nous ne nous rendions pas compte des risques que nous prenions. Le bruit caractéristique d'armes automatiques venait du haut de la rue, sans doute vers la scierie. Lors de la réfection de la maison, on retrouva un morceau d'obus (un tube déformé de 150mm de diamètre et de 50 cm de long) mal explosé qui s'était encastré dans un mur. »

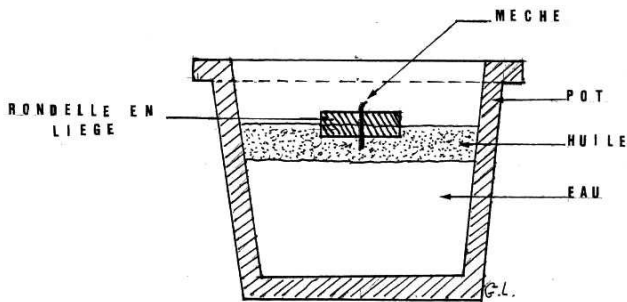


Dessin A. Vestige de l'obus heureusement mal explosé Qui fut retrouvé dans le mur. (Dessin: G.L.)

Mercredi 20 dans l'après-midi : « Il faisait encore jour quand nous avons quitté notre maison. Nous avons descendu la rue Neuve déserte, en courant. Tout Stavelot était caché dans ses caves. Nous sommes arrivés chez Monsieur Lemaire (actuellement chez le kinésithérapeute Dominique Chauveheid) et nous sommes précipités dans une cave voûtée comme on en rencontre dans les maisons anciennes. Nous nous sommes trouvés serrés à 16 personnes dans seulement quelques mètres carrés. On pouvait se tenir debout uniquement sous la clef de voûte. Si la maison en torchis s'était embrasée, l'évacuation aurait été difficile.

Après la guerre, ma mère m'a rappelé son impression en y pénétrant: "Voici notre tombeau" Nous avons vécu six jours en position couchée. L'éclairage très relatif était assuré par deux lampes à huile bricolées par le maître des lieux. Elles étaient confectionnées au moyen d'un pot à confiture de forme conique rempli d'eau sur laquelle flottait une couche d'huile d'un centimètre d'épaisseur. Une rondelle en bouchon de liège faisait fonction de flotteur et une mèche passait de part en part. La lueur projetée était faible, la flamme répandait une fumée nauséabonde qui envahissait le local en déposant une suie noire sur le visage des dormeurs. Dans leur sommeil, ceux-ci s'essuyaient machinalement le visage, ce qui donnait un effet comique, ils avaient la figure zébrée. »

<sup>12</sup> NDLR : Un bruit infernal.



Dessin B. Ce dessin représente un pot de confiture Transformé en "pot à lumière".

Du mercredi 20 au samedi 23 décembre : « Nous sommes restés à l'abri de cette cave sans en sortir si ce n'est quelques instants pour se rendre au rez-de-chaussée afin d'y satisfaire quelques besoins et de se sustenter de quelques pommes de terre. L'inquiétude remplace parfois la faim. »

Du samedi 23 au lundi 25 : « Les choses semblent se normaliser en faveur des alliés. On peut voir des soldats US, l'arme à la bretelle, qui circulent dans Stavelot. Les "Boches" sont contenus rive gauche de l'Amblève et le pont est détruit, ce qui rend impossible tout nouveau franchissement ennemi. »

Lundi 25 décembre, un triste Noël : « Vers 8h30, je me rends à l'église en compagnie de mon père et de mon frère pour assister à l'office de Noël célébré par le Vicaire Lecrenier. Je lui ai servi la messe. Les assistants étaient peu nombreux, des militaires américains étaient mêlés aux civils. Pendant la messe, plusieurs obus ont explosé, les Allemands n'appliquaient pas la trêve de Noël.

Au même, dans le hall d'entrée de l'ancienne Banque du Crédit Anversois (à côté de chez J. H. Meys, place Grandprez), l'abbé Balthazar, professeur de religion à l'Athénée, célébrait les trois messes traditionnelles, servi par Alfred Lemaire. Parmi les habitants du quartier qui assistaient à l'office se trouvaient les malheureux parents de Julien Gengoux qui avait été abattu par les SS exactement 7 jours plus tôt.

Quelques GI's assistaient pieusement à la célébration. Triste Noël pour ces soldats américains qui se trouvaient si loin de leur foyer. Les moments n'étaient pas plus heureux pour nous Stavelotains dont bon nombre n'avaient plus de maison ou pire encore comptaient des membres de leur famille massacrés ou tués par la bataille. »

Du 26 décembre 1944 au 14 janvier 1945 : « A cette date, l'Amblève forme pratiquement la ligne de front. La ville est solidement tenue par les soldats US. Les civils se sentent en sécurité malgré le danger que représente une zone de combat. Le moral est meilleur que les jours précédents et la foi en la victoire même lointaine les anime, même si le front se trouve à environ 350 mètres à vol d'oiseau du centre ville, voire à 75 mètres des caves de l'abbaye où de nombreux Stavelotains ont trouvé un refuge.

Il ne reste plus sur la rive droite que des cadavres allemands, des prisonniers ou des membres égarés des commandos Skorzeny. C'est à ce moment qu'un semblant de vie s'est organisé dans la ville. Par contre la situation restait très pénible et même périlleuse pour les habitants de la rive gauche et des hameaux à l'est de Stavelot, toujours aux mains des SS. »

Ici s'achève la partie chronologique du récit de Monsieur Lebeau. Suivent des souvenirs épars, mal fixés dans le temps mais qu'il faut placer pour la plupart dans la période qui a suivi les combats de la rive droite.

« C'est à dessein que j'étaie mon récit sur une période relativement longue. Pour les événements narrés ci-après, il m'est impossible de fixer une date précise. Comme je l'ai déjà dit, nul ne tenait un journal. Quand vous avez 17 ans, il est difficile de rester cloîtré entre quatre murs, on veut se rendre utile. Les occasions n'allaient pas manquer. A cette époque, la Banque Générale était située en rue Neuve. Son directeur, Monsieur Charles Grodent, était également le président de la section locale de la Croix-Rouge. Il organisa dans le hall d'entrée de l'établissement un centre de distribution de vivres pour la population.



Des civils cherchent un abri dans les caves de l'Hôtel de Ville (Photo N.A.R.A.)



La population fait la queue en Rue Neuve pour s'approvisionner en vivres. (Photo N.A.R.A.)

Pratiquement tous les hommes de moins de 30 ans avaient quitté Stavelot à l'annonce du retour de l'armée allemande. C'était leur devoir. Seuls quelques jeunes pour des raisons diverses étaient restés. La nature des événements à provoqué un magnifique mouvement de solidarité et de dévouement chez les Stavelotains. Il s'est formé une équipe de bénévoles qui s'est mise au service de la population.

Je cite de mémoire quelques noms (qu'on me pardonne si j'en oublie): Messieurs Grodent, René Collin (marchand de charbon), Collette (qui possédait un cheval), René Petit (cordonnier), Philémon Chauveheid (Imprimeur), Edouard Wetz (boucher restaurateur), Masson (plafonneur), Villers (boulangier), Remacle (boulangier), Jean Wetz, Paul Wetz et André Crespin (tous trois étudiants), Roland Lambert dont le père avait été assassiné par les SS.

Leur travail eut été impossible sans l'aide précieuse d'un petit détachement du "Civils Affairs", l'unité américaine qui avait pour missions de porter assistance aux populations civiles et d'assurer l'administration là où les autorités étaient défaillantes, ce qui n'était pas le cas à Stavelot.

Un sergent nommé Norman, avocat de son état et parlant correctement le français, commandait ce détachement composé de trois hommes au maximum. Le soir venu, ils retournaient à Spa et en revenaient au petit matin, la remorque de leur Jeep chargée de victuailles et de médicaments qui étaient remis à la population via le centre de distribution.

Norman était un garçon sympathique, calme, courtois et serviable. Il accomplissait consciencieusement son action humanitaire, je rends ici hommage à son action. Sans ces hommes et leur véhicule, le transport de l'important stock de nourriture de La Borzeux aurait été impossible.

A cet endroit, un « home » pour enfants de prisonniers de guerre avait été installé au château Serstevens (il y en avait un autre au château des Rochettes). Les enfants avaient été évacués mais la réserve de nourriture des deux homes était restée dans la conciergerie de La Borzeux. On y trouvait de la farine panifiable, du sucre, du sirop à tartiner, des harengs en saumure, des pommes de terre, des légumes secs, etc. Il fallut plusieurs jours pour amener tous ces trésors en ville, la farine étant remise aux boulangers Remacle et Villers. Les "Boches" avaient repéré les va-et-vient de la Jeep et la prirent pour cible. Roland Lambert faillit être atteint, un sac de farine à quelques centimètres de lui fut troué par une balle (elle fut d'ailleurs retrouvée par le boulangier).

Le ravitaillement en viande ne posait pas de problèmes sérieux. Des vaches évadées des étables couraient affolées et affamées car le sol était recouvert de neige (la première chute de neige sur le champ de bataille à Stavelot a eu lieu le 30 décembre); je me souviens en avoir vu une qui errait sur la place du Marché. Il suffisait de les capturer. Monsieur Edouard Wetz les abattait et les débitait dans la remise de la maison Masson. La viande était ensuite distribuée à la population dans la boucherie Wansart, au coin des rue Neuve et Hottonrui sous la direction de Philémon Chauveheid qui consignait dans un registre les kilos vendus et récoltait l'argent afin d'indemniser plus tard les propriétaires grâce au numéro qui identifiait chaque animal. Les rations étaient distribuées en fonction du nombre de personnes composant la famille et il n'y eut jamais de contestation. »

#### Une expédition à Challes :

« N'étant pas membres de la Croix-Rouge Internationale, nous ne pouvions pas porter le brassard de cette organisation et recevoir ainsi une protection (toute relative). Du moins le pensions-nous. Norman, le sergent du "Civil Affairs", avait refusé de nous donner un passe ou tout autre signe qui nous aurait aidés dans nos déplacements. Ce refus était justifié par un souci de sécurité. Dans le cas très improbable d'une arrestation par une patrouille allemande, le fait d'être porteurs de documents de l'US Army aurait eu des conséquences fatales. Le ravitaillement en lait était un problème journalier pour les jeunes mères et les quelques fermiers établis en ville comme Messieurs Meys et Depouhon ne suffisaient pas à satisfaire la demande.

Monsieur Grodent nous demanda de nous rendre à Challes, à la ferme Lecomte, où l'on devait nous remettre 20 litres de lait. Le hameau de Challes est à un jet de pierre de l'Amblève et dominé par la colline du Vieux Château, tenue par les Allemands. Afin d'éviter le chemin habituel, qui longe la rivière, nous avons traversé une prairie enneigée. Subitement, mon ami André Crespin et moi avons été pris sous le feu d'une arme automatique. Nos silhouettes se détachaient nettement sur la blancheur de la neige et offraient des cibles parfaites. Imprudence et inconscience de la jeunesse! Alors que nous

longions un bois de feuillus, des branches d'arbres tombent subitement sur et à côté de nous puis nous entendons des détonations d'armes automatiques venues de l'autre rive. Instinctivement nous nous couchons. André me dit "Ce n'est rien, ce sont des balles perdues" et je répond en wallon "N... d... D... l'nn a brâmint"<sup>13</sup>

Nous terminons le trajet en rampant, l'un tirant le traîneau, l'autre la cruche pour enfin arriver à la ferme. Là, c'est un GI pas du tout rassurant qui nous tient en joue! Nous sommes tombés sur un avant-poste de l'infanterie US. Nous sommes arrêtés comme suspects. Pas question de retourner à Stavelot!

C'est après plusieurs communications données par le téléphone de campagne que nous pouvons enfin rejoindre notre bonne ville mais en faisant un détour par Chefosse. Nous suivons un moment la rive droite de l'Eau Rouge pour couper à travers des près recouverts de leur épaisse couche de neige, passant sous les clôtures, enjambant les rigoles, tirant notre luge inutile, portant la cruche.

Nous sommes en nage, les chaussures et les bas transpercés, les pieds et les jambes trempés. Je fais une chute malencontreuse et perds une partie de notre précieux liquide. Nous pensons être enfin arrivés quand, au croisement des routes de Challes et de Malmedy, un GI nous attend.



Nous comprenons qu'il nous donne l'ordre de le précéder jusqu'à la maison Degbomont, avenue Nicolay. Elle est occupée par des soldats. Nous devons décliner notre identité, nous donnons des explications dans un mélange de français et d'anglais: "Nous Red Cross. Nous Civils Affairs. Milk for Baby;..." De nouveaux coups de téléphone sont donnés et finalement Norman en personne vient mettre fin à cette situation qui commence à nous inquiéter. Nous avons fait tout ce chemin au péril de notre vie et sous la suspicion d'intelligence avec l'ennemi pour quelques litres de lait. »

#### L'alimentation en eau :

« Si le lait était une denrée rare, la population ne fut pas privée d'eau grâce aux fontaines publiques, appelées communément "bacs". Celle-ci n'ont pas arrêté de couler, alors que les immeubles n'étaient plus alimentés. L'approvisionnement n'était donc pas un problème pour ceux qui ne craignaient pas les bombardements sporadiques des Allemands. En rue Neuve, la population disposait de deux fontaines. Une autre se trouvait rue Haute. Je ne sais plus si celle de la rue Vinave était accessible parmi ses ruines. Par contre, celle située au croisement des rues Général Jacques et de la Fontaine fut salutaire pour les réfugiés de l'abbaye, à l'époque hospice civil tenu par des religieuses.

Charles Marville (16 ans) et Jules Chauveheid (15 ans) s'acquittaient de cette corvée. Ils utilisaient pour cela la charrette et le chien de Monsieur Valentin Chauveheid, oncle du second nommé. Le danger était grand: la fontaine était visible de la rive ennemie et les bombardements étaient dispersés et totalement imprévisibles. Ils accomplirent pourtant la mission qui leur avait été confiée par les religieuses. A la fontaine, ils remplissaient des cruches à lait. Plusieurs voyages devaient être effectués chaque jour. Arrivés à destination, l'eau était stockée dans des "vaches à eau" (réservoir souple posé sur des trépieds et munis de robinets) mises à disposition par l'armée US.

#### Fontaine de la rue Général Jacques (Photo US Army Signal Corps)

Léon Courtejoie se chargeait d'une parcimonieuse distribution. Les Stavelotains se souviendront du cadavre allemand au pied de cette fontaine pendant toute la bataille et même longtemps après celle-ci. »

#### Une pénible journée :

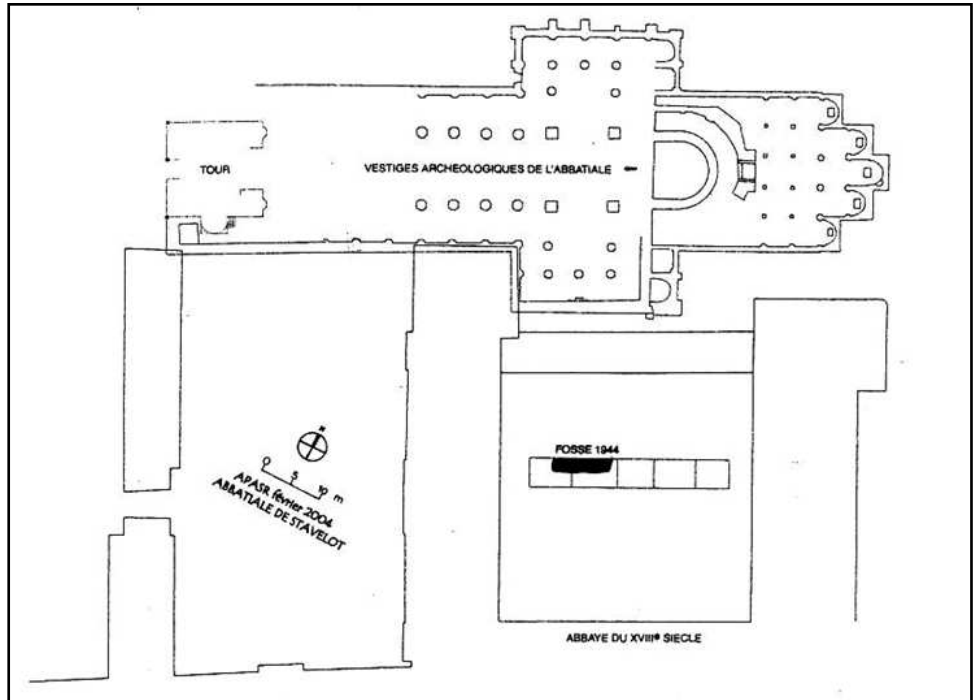
« La population apprit avec stupeur le massacre de concitoyens à la route de Trois-Ponts, à Parfondruy, à Ster et à Renardmont. Il fut décidé de donner une sépulture décente même provisoire à ces malheureux. Dans un premier temps, les corps des personnes assassinées dans le jardin de la maison Legaye, de Joseph Albert, de José Gengoux et de Tony Lambert furent déposés dans le garage Fraipont (en face de l'actuel commissariat de police). C'est à l'initiative de Monsieur Victor Marquet, le fossoyeur communal, qu'une fosse commune fut creusée dans le jardin du cloître de l'abbaye. C'était pratiquement le seul endroit à l'abri des tirs allemands qui pouvait convenir. Il était à ce moment-là impossible de se rendre dans le cimetière.

<sup>13</sup> NDLR : « Non de Dieu il y en a beaucoup ! »



Le transport des corps se fit au moyen d'une charrette qui servait, en des temps meilleurs, au chargement des bagages sur le quai de la gare. Formé de deux grandes roues et d'une plate-forme sans ridelle, l'engin n'avait pas de freins et ses deux bras étaient très écartés. Cela rendait les manœuvres très difficiles. La pente de la rue Neuve n'arrangeait pas les choses. Ces tristes voyages étaient ponctués par des arrêts pour remettre en place les corps déplacés par les chocs. L'équipe qui accomplit ce travail était formée par Messieurs Lucien Legaye (neveu d'une des victimes), Victor Marquet déjà cité et son fils René, Thomas Rensonnet (boucher), Léon Nicolay (menuisier) E. Collinet (ouvrier tanneur), Alfred Buche (ouvrier à la centrale électrique), Willy Lenz (cordonnier) Roufosse et sa fille Joséphine, Albert Martin (futur commandant des pompiers) Lebeau (notaire) et son fils aîné.

Cette macabre mission fut exécutée dans les derniers jours de décembre. Les corps des martyrs de Parfondruy, Ster, Renardmont et du bas de la route de Trois-Ponts furent amenés à Stavelot après le 13 janvier, quand les combats s'éloignèrent vers l'est. A ce moment, on ignorait que les SS avaient massacré des civils sans défense rive gauche. »



Implantation de la fosse commune creusée dans le jardin du cloître en décembre 1944. Celle-ci avait une profondeur moyenne de 1,20 m. (Document: Centre Stavelotain d'Archéologie)

Les civils de la rive gauche évacués :

« Une partie des bâtiments de l'abbaye – aujourd'hui Belgacom – était partiellement démolie depuis plusieurs années. Par cette trouée, on pouvait apercevoir de l'avenue Nicolay le bas de la route du Vieux Château. Un jour du début janvier 1945, vers 13h30, on put voir un groupe de civils précédés par un homme porteur du drapeau blanc. Ces malheureux concitoyens de la rive gauche durent évacuer sur ordres des Allemands et se diriger vers l'est, à l'arrière des lignes. Personne ne fut épargné, quel que soit l'âge ou la condition physique. Cette marche forcée dans la neige haute et le froid fut un réel calvaire pour ces personnes traumatisées par les combats et affaiblies par les privations. Une dame âgée mourut avant d'atteindre le Vieux Château. Ceci m'incline à dire que les habitants de Stavelot centre ont été en quelque sorte privilégiés par rapport aux habitants se trouvant hors ville.



De gauche à droite: Monsieur Marquet, Albert Martin, Monsieur Nicolay, Le Notaire Lebeau et le Révérend Doyen.



Photo d'une toile de maître représentant la cour de l'Hôtel de Ville avant guerre. La trouée nous laisse apercevoir la partie basse de la route du Vieux Château. (Photo: Guy Lebeau. Peinture de Mr Ondepainter).

*D'autres partent vers l'ouest. D'autres ont plus de chance; s'ils le désirent, ils peuvent partir pour le centre du pays. Les Américains ont organisé cette évacuation vers des cieux plus cléments. Pour éviter le repérage pour les artilleurs ennemis, cette évacuation eut lieu à la nuit tombée. Les camions GMC étaient parqués devant les maisons Massange et Otte, place du Marché. Les chauffeurs étaient des civils belges au service de l'armée US. Plusieurs familles et des enfants embarquèrent. Mon ami regretté Albert Martin, engagé volontaire de guerre, profita du transport pour rejoindre le lieu de rassemblement de son unité. Il était accompagné de sa future épouse qui se réfugiait chez des parents en Hesbaye. Mon frère Robert et ma sœur Titane partirent vers Bruxelles. Cette évacuation se fit au début janvier par la seule route possible: la Haute Levée. La malchance était également du voyage. Elle frappa à Henne (commune de Vaux-sous-Chèvremont) où un camion versa dans la Vesdre avec son chargement humain. Plusieurs personnes furent hélas parmi les victimes. Outre de nombreux blessés, on déplora la perte d'un enfant de la famille Lentz, de Madame Maréchal et de sa petite fille. »*

#### Les harengs ont une odeur tenace :

*« Une distribution de vivres était en cours à la Banque Générale, en rue Neuve. Je me trouvais à l'intérieur du hall d'entrée, sur un tonneau en bois contenant des harengs dans de la saumure. Je conversais avec Annie Grodent et Ginette Mathieu quand un obus explosa dans les environs, provoquant la panique chez les personnes qui attendaient.*

*Dans la bousculade qui suivit, je basculai, le couvercle se brisa et je tombai le postérieur dans la saumure et les harengs. Comme j'avais évacué de la maison avec un seul pantalon, j'ai pué le hareng pendant plusieurs jours... »*

#### Une curieuse question :

*« Je me trouvais rue Massange devant l'épicerie Ozer quand une jeep qui descendait la rue Neuve s'arrêta à ma hauteur. Elle était occupée par quatre soldats en uniformes américains. L'un d'eux me demanda si c'était l'artillerie allemande que l'on entendait tirer. Mes connaissances très imparfaites de l'anglais me permirent de comprendre le sens de la question. Une question bizarre si elle est posée par un soldat US. A cette époque, la population civile ignorait tout de l'action des commandos de Skorzeny, mais les histoires de la 5<sup>e</sup> colonne de 1940 étaient encore dans l'esprit des gens. Mes interlocuteurs durent voir que ma figure avait changé et ils ne s'attardèrent pas. Ils étaient peut-être des soldats allemands déguisés en GI's et cherchant à rejoindre leurs lignes. Malheureusement, je ne voyais de vrais soldats américains dans les environs qui les auraient questionnés. Ce curieux équipage fit route vers l'avenue Nicolay. Je n'ai jamais oublié ce fait en apparence anodin et me pose encore des questions à son sujet. »*

#### Un voyage à Malmedy :

*« Notre ami Norman du "Civil Affairs" nous demande à André Crespin et à moi de le guider: il doit se rendre à Malmedy et ne possède aucune carte. La route Stavelot-Malmedy étant sous le feu ennemi, elle était impraticable. La seule solution était de faire un détour par Francorchamps. En passant à la Bicoque, nous avons vu les ruines du dépôt d'essence incendié le 18 décembre. C'est plus tard que nous avons appris que cet incendie avait été volontairement provoqué par des éléments de l'US Army aidés par des soldats du 5<sup>e</sup> bataillon de fusiliers belge. La route était encombrée de jerrycans noirs, déformés. Ils semblaient avoir été gonflés par un souffle puissant. Le chauffeur devait slalomer entre les bidons éparpillés sur la route; d'autres avaient été jetés sur les bas-côtés. Arrivés à Francorchamps, nous avons pris la direction du pont de l'Eau Rouge près de l'ancienne douane. De là, on pénétra dans le bois en suivant un large coupe-feu. Nous sommes passés à côté du monument Apollinaire pour descendre vers Malmedy par le Thier de Liège qui arrive Outrelepont, faubourg de Malmedy. Nous nous sommes rendus dans une villa en briques rouges en face de la cathédrale (l'actuel commissariat de police).*



L'actuel commissariat de police (Photo: Guy Lebeau)

*Ce quartier avait été épargné par les bombardements et les incendies qu'ils avaient provoqués. J'en ai profité pour me rendre place Albert 1<sup>er</sup> qui était complètement rasée et dont les ruines étaient encore fumantes. Nous avons chargé deux paquets (des cartes si ma mémoire est bonne) et des médicaments. Le retour se fit par le même chemin et la présence à bord de deux civils ne facilitait pas les choses: nous avons été contrôlés par la Police Militaire à plusieurs reprises et les explications de Norman ne semblaient par toujours satisfaire les MP. A cause de ces arrêts prolongés, c'est dans la nuit que nous sommes rentrés à Stavelot où m'attendait une mère inquiète... »*

#### Madame Beaurin n'est pas contente :

*« L'œuvre des Nourrissons, appelée par la suite Œuvre Nationale de l'Enfance, était dirigée par Madame Beaurin, la*

mère de Madame Nézer. Le local de cette association était installé dans l'aile droite de l'Hôtel de Ville de l'époque. Madame Beaurin se désolait de ne pouvoir distribuer le stock de médicaments, vitamines pour futures mères, fortifiants pour bébés, farine lactée, ... L'accès au local n'était pas aisé et la rue du Châtelet était exposée au tir allemand. Après moult hésitations, nous décidons de nous y rendre. Je ne sais plus si j'étais avec André Crespin ou Paul Wetz. Nous sommes passés par le jardin de la famille Massange, avons traversé le parc caché par la tour, passé sous celle-ci, pénétré dans la cour par l'ouverture qui sépare les bâtiments et longé les murs en courant.

Dans le local, nous avons prestement engouffré les marchandises dans des sacs. Le retour se fit sans mal par le même itinéraire, sauf pour moi. Madame Beaurin m'avait remis une liste des ayants droit. Supposons 3 futures mères et 5 jeunes mamans. Comme je ne voulais pas me compliquer la tâche et que la plupart des noms de la liste m'étaient inconnus, j'avais fait 8 parts égales, chacune comprenant à la fois des vitamines pour les futures mères et des vitamines pour les bébés. Ce qui veut dire que ceux-ci étaient susceptibles de recevoir des produits destinés à celles-là. Quand Madame Beaurin, personne autoritaire et qui savait ce qu'elle voulait, a appris la chose, ce fut ma fête! Heureusement on ne déplora aucune suite fâcheuse chez les nouveaux nés. »

#### La mission macabre du 13 janvier 1945 :

« Cette fois, ils sont refoulés définitivement. Les paras américains ont franchi l'Ambève et les allemands ont reculé, laissant ruines, souffrances et larmes. Monsieur Close, le garde-champêtre, avait procédé à une reconnaissance des quartiers de la rive gauche. A son retour, il signala à Monsieur Gondrent la présence de cadavres de civils dans le Stockeu et la route du Vieux Château. Celui-ci demanda des volontaires pour ramener les corps de ces malheureux. Une équipe monte le Stockeu, André Crespin et moi-même nous nous dirigeons vers le Vieux Château. Nous trouvons le corps gelé d'une personne âgée étendue dans la neige sur le bas-côté de la route. Nous la couchons sur un brancard abandonné par l'armée allemande.

Dans la maison n°79, nous trouvons les corps de Monsieur Lekeux et de l'une de ses filles, tués par fait de guerre environ 28 jours plus tôt. Dans une cave, un corps ne se conserve pas. Nous devons nous y prendre à plusieurs reprises pour les en sortir. Ce fut notre tâche la plus pénible, un souvenir qui ne peut s'effacer de la mémoire. J'essaye d'expliquer la difficulté de cette mission pour deux jeunes garçons. Sans moyens pour les transporter, nous les avons étendus dans le jardin. Un quatrième corps, celui du facteur Gonay, se trouvait devant sa maison. A notre retour, nous signalons la position des corps afin que Monsieur Grodent organise leur problématique transport. Ce récit ne serait pas complet si je n'évoquais le cadavre d'un GI écrasé par un Panzer à la sortie du pont, rive gauche, sur le côté droit. Je me souviendrai de cet horrible tableau jusqu'à la fin de mes jours. Je narre ces détails non par esprit morbide, mais pour que les générations qui n'ont pas vécu ces moments sachent à quel point la guerre est affreuse et ne peut engendrer que malheur et horreur. Les jours suivants ont été occupés par des tâches aussi macabres à Parfondruy et Renardmont pour relever les corps des civils abattus (139 personnes).

Après la bataille, la vie s'est lentement et difficilement réorganisée. Les plus heureux, qui avaient la chance d'avoir

un toit même endommagé, ont réparé tant bien que mal leur maison afin de la rendre plus ou moins habitable. Les habitants du Rivage et ceux d'une grande partie des quartiers de la rive gauche ont dû survivre en redémarrant de zéro sur le plan matériel.

Vers le 1<sup>er</sup> février 1945, je me suis engagé parmi les volontaires de guerre, à l'exemple de nombreux jeunes concitoyens. Toutes proportions gardées, Stavelot est la ville de Belgique qui a donné le plus de volontaires de guerre: le chiffre de 80 a été avancé! Avec quatre autres Stavelotains, j'ai servi au 12<sup>e</sup> bataillon de fusiliers qui a fait la campagne d'Allemagne au sein de la 1<sup>ère</sup> Armée US. Ce qui pour un jeune Belge de l'époque était une chose merveilleuse et lui donnait l'occasion même minime de contribuer à l'effort de guerre allié.

Je termine mon récit qui n'est certes pas unique. Chaque Stavelotain qui a vécu ces événements à son histoire à conter et les histoires seraient différentes, certaines pénibles ou plus dramatiques. Mais elles auraient pour point commun la même conclusion; plus jamais ça. Nous avons eu la chance de survivre, d'autres ont gardé des séquelles. 167 concitoyens, victimes de la folie meurtrière de Hitler, n'ont pas eu cette chance. Ne l'oublions pas, comme n'oublions pas non plus ces garçons venus de si loin tomber à la fleur de l'âge sur notre sol pour notre liberté et notre survie. Une guerre ne rapporte que deuils, larmes, ruines et misères. Quand les hommes le comprendront-ils ?

Merci à Madame Albert Martin et Messieurs Louis Pasteger, Charles Marville, Emile Martin, André Peters et René Rousseau de m'avoir rafraîchi la mémoire. Monsieur A. Martin m'a prêté la photo de la fontaine de la rue G. Jacques, Monsieur Laby m'a confié celle montrant la file de la rue Neuve, Monsieur Bernard Lambotte a tracé sur le plan de fouilles l'endroit exact de la fosse commune, Monsieur Noël Deprez pour la reproduction

## Le saviez-vous ?...

Par Laurent Liégeois

### Nancy Wake, la femme la plus décorée de la seconde guerre mondiale

Nancy Grace Augusta Wake est née le 30 août 1912 à Wellington en Nouvelle-Zélande. Lorsqu'elle a 2 ans, ses parents déménagent en Australie et acquiert la nationalité australienne. Après ses études, elle se rend en Europe et y travaille en tant que journaliste. En 1939, elle épouse un industriel marseillais : Henri Fiocca. Malheureusement, celui-ci sera arrêté par les allemands et mourra en prison en 1943. Elle ne l'apprendra qu'après la libération de Paris, en 1944.



Nancy Wake

Car Nancy a rejoint la résistance française et est active dans un réseau d'évasion, notamment, en transportant du courrier. Son nom de code est « Souris Blanche », surnommée ainsi par la Gestapo en raison de son habilité à éviter les arrestations. Elle est d'ailleurs la personne la plus recherchée en France. Elle décide de quitter le pays, et, lors d'une tentative, elle se fait capturer par la Milice à Toulouse, mais est libérée suite à un subterfuge. Elle quitte alors la France pour

l'Angleterre via l'Espagne. Elle y devient agent du SOE. Fin avril 1944, elle est parachutée en Auvergne pour y organiser et aider la résistance à préparer le soulèvement armé qui devra avoir lieu le jour du débarquement. Par la suite, elle regagne l'Angleterre.

Après la guerre, elle reçut plusieurs médailles, devenant la femme la plus décorée de la Seconde Guerre mondiale. Elle reçut la croix de Chevalier de la Légion d'honneur, la Croix de guerre 1939-1945 (2 palmes et 1 étoile d'argent), la Médaille de la Résistance, la Companion de l'Ordre d'Australie, la George Medal, la Médaille présidentielle de la liberté (États-Unis) et le RSA Badge in Gold

Après la guerre, elle travailla pour le service de renseignements du *British Air Ministry* avant de repartir en Australie dans les années 1960, après s'être remariée avec John Forward.

Elle a écrit un livre « La Gestapo m'appelait la souris blanche » :

<http://www.placedulivre.com/auteurs/Nancy%20Wake.htm>

Plus d'infos :

<http://www.nzedge.com/heroes/wake.html>

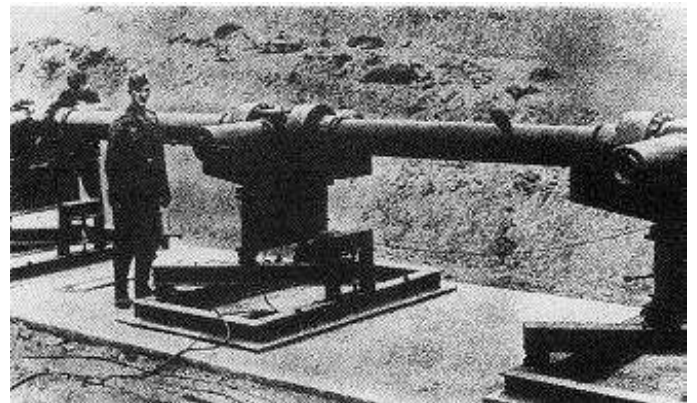
[http://www.64-baker-](http://www.64-baker-street.org/agents/agent_fany_nancy_wake.html)

[street.org/agents/agent\\_fany\\_nancy\\_wake.html](http://www.64-baker-street.org/agents/agent_fany_nancy_wake.html)

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Nancy\\_Wake](http://fr.wikipedia.org/wiki/Nancy_Wake)

### Le Vergeltungswaffe 3

Les terribles armes V1 et V2 sont généralement assez connues. Saviez-vous qu'un V3 a également été utilisé par le III<sup>e</sup> Reich ? Le « Hochdruckpumpe » (pompe à haute pression) était le nom de cette nouvelle « arme secrète » d'Hitler, destinée à renverser le cours de la guerre. Ce canon a été conçu comme une arme à feu à chambres de combustion multiples de calibre de 150 mm avec un tube d'une longueur variant entre 130 et 150 mètres maximum.



1<sup>er</sup> version à croisillons droits

L'idée était de maintenir une pression constante derrière l'obus grâce à des charges explosives additionnelles. Comme dans



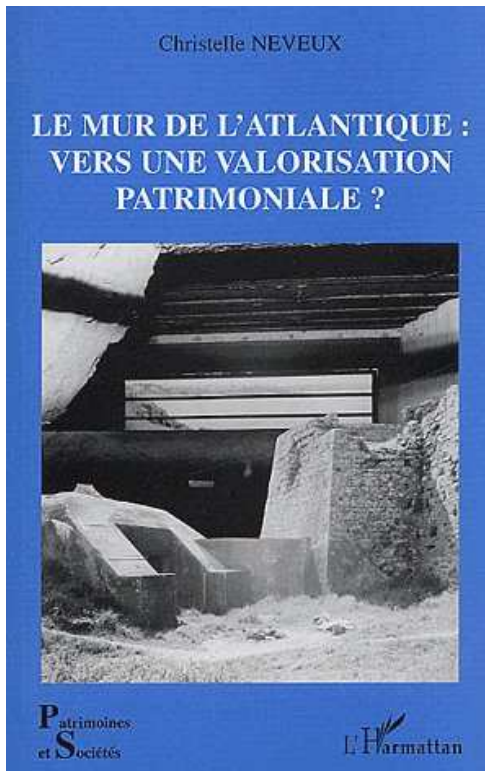
# La rubrique B.T.P. : Bunkers – Tranchées - Positions

Par Jean Cotrez

## Préambule :

Non spécialiste mais passionné de fortifications, je vais essayer de faire vivre cette rubrique BTP en vous présentant à chaque numéro d'Histomag un blockhaus -ou bunker- ou casemate dans la langue de Molière. Chaque « bloc » sera présenté avec 1 ou 2 plans, 1 ou 2 photos et les détails de fabrication et du rôle de l'ouvrage. J'ajouterai un petit lexique pour les noms propres aux fortifications et les abréviations. Je commencerai par les plus connus qui parsèment notre littoral français. Par extension nos amis Belges pourront, au gré de leurs promenades sur leurs superbes plages, « admirer » les mêmes spécimens. Ainsi pour les néophytes, pourrez-vous lors de vos promenades expliquer aux curieux de votre entourage, le rôle de ce bloc de béton (souvent allègrement tagué par de jeunes artistes en herbe...).

Je précise que je ne suis pas historien et ne prétends pas ici réécrire l'histoire du mur de l'Atlantique. J'ai seulement développé à l'âge adulte la passion de bien des petits garçons pour les châteaux forts.



Livre de Christelle Neveux

Christelle Neveux<sup>14</sup> disait ceci pour expliquer son inclination envers ces blocs de béton : « C'est par exemple, l'exaltation de prendre comme possession d'un champ de bataille déserté où la tranquillité est revenue après la violence passée... »

Le désir de saisir un monde inconnu, le signe d'une certaine fascination pour la période 39-45...La séduction pour les intérieurs des bunkers qui offrent un abri, une protection contre le monde extérieur, en même temps qu'ils livrent souvent un point de vue fabuleux sur la plage, l'immensité de la mer ou une vision générale sur leur environnement... C'est une sensibilité tactile (Matériaux rugueux, froids et durs), visuelle (Marquage des coffrages, des impacts de balles et d'obus) et sensuelles (Formes arrondies, voluptueuses, charnelles)... »

## Début d'explications sur la typologie :

Certains auront noté au fil de leurs lectures des références telles H501 ou R501 ou encore M262 ou L410 sans parler des Vf7 ou autres XXX SK. Pour faire court, l'idée des ingénieurs des « BTP » allemands suite aux directives d'Hitler concernant le bétonnage du littoral ouest de l'Europe, a été de standardiser les constructions en fonction de leurs utilisations (Artillerie lourde, légère, observation, garages, stockage, abris de troupes etc....) Cela permettait de prévoir les mètres cube de béton, le ferrailage (Profilés ou fers ronds), les portes, grilles et autres cloches blindées et donc de rationaliser la construction.

Cependant vues les arcanes (j'allais dire chicanes) de l'organisation des armées allemandes, chaque arme à gardé son territoire : défense des ports pour la KM (Kriegsmarine), plages et arrière pays pour la Heer, protections anti-aérienne diverses et variées pour la Luftwaffe. Toutes les combinaisons entre ces solutions étant parfois mises en œuvre.

Chaque arme construisait donc ses propres bunkers « standardisés » mais selon ses propres règles. Ainsi 2 bunkers, de l'extérieur semblables, construits par la Heer ou la marine, auront des différences au niveau des fondations et du radier par exemple.

Ensuite pourquoi des R101, R501, R621 (Qui remplace le R501), L410 ou M262 que vous connaissez tous, peut-être sans le savoir puisque c'est l'appellation du PDT (Poste de direction de tir) de la batterie de Longues...Si, si, si : souvenez-vous le jour le plus long, le major Pluskat découvrant la mer pleine de bateaux, et bien c'était un M262...qui a remplacé le M162 etc.... Chaque centaine correspond à des programmes différents, souvent chronologiques. Les R6xx ont remplacé les 5xx et les 1xx en février 1942.

## En résumé :

- Heer (Armée de terre) : bunkers Hxxx ou Rxxx et Vfxxx. Ces derniers sont des abris ou des postes d'observation simples ou des soutes à munitions peu protégées.
- Luftwaffe : bunkers Lxxx
- Kriegsmarine : bunkers Flxxx pour Flak de marine ; Mxxx pour batteries côtières ; Sxxx pour batteries lourdes (Todd) ; Vxxx pour ouvrage techniques (Embases radar, garages, abris machines...)

<sup>14</sup> NDLA : Le mur de l'Atlantique : vers une valorisation patrimoniale – Edition l'Harmattan



Un vf6b

Début d'explications sur la géographie :

La force d'occupation était répartie en corps d'armée (**A**rmee**K**orps ou AK's) sous les ordres des AOK (**A**rmee **O**ber **K**ommandos) qui se partageaient notre beau littoral. Par exemple les côtes qui seront concernées par le débarquement de juin 1944 sont sous les ordres de l'AOK 7 en majeure partie puisqu'il part de l'embouchure de la Seine à celle de la Loire, et en partie de l'AOK 15 qui s'étend du Danemark à Cabourg... Quand on parle des fortifications allemandes de la seconde guerre mondiale, on évoque surtout l'Atlantikwall, mais n'oublions pas le Südwall sur nos côtes méditerranéennes et bien sûr le Westwall qui défendait la frontière ouest de l'Allemagne.

Début d'explications sur la structure de défense :

L'Atlantikwal était divisé en plusieurs types de points de défense selon l'importance de celui-ci. Le plus petit était le WN pour Widerstandnest.

Ci-contre : M262 PDT de la batterie de Longues



Un WN pouvait n'être équipé que de quelques mitrailleuses ou mortiers mais pouvait aussi recevoir cette appellation alors qu'il était beaucoup plus lourdement armé. Pour illustrer ce qu'est un WN voir dans notre forum les liens avec le WN62 rendu célèbre par F. Gockel et H. Severloh qui étaient derrière les mitrailleuses le 6 juin et qui ont raconté leurs aventures.

Si on prend ce WN62 d'Omaha Beach, par exemple, il était équipé de 2 casemates type R612 armées chacune d'un canon de 7.65 cm, plusieurs nids de mitrailleuses, PC de transmission, abri projecteur, tranchées, fossé antichar, tobrouks pour mortiers, abris personnels etc...et ce sur 1,5 ha environ. L'échelon supérieur était le Stützpunkt (Stp) ou point d'appui. C'est en fait un ensemble de WN qui couvrent une zone géographique déterminée mais locale.

On peut trouver aussi un Stützpunktgruppe qui comme son nom l'indique regroupe plusieurs Stp. C'est le cas du Stützpunktgruppe du Tréport, en fait à cheval sur plusieurs communes et s'étendant sur plusieurs Km<sup>2</sup> y compris à l'intérieur des terres. L'ultime degré était la forteresse (Festung) en général sous la coupe de la KM puisqu'il s'agissait de défendre les grands ports en eau profonde (Cherbourg et Le Havre par exemple).

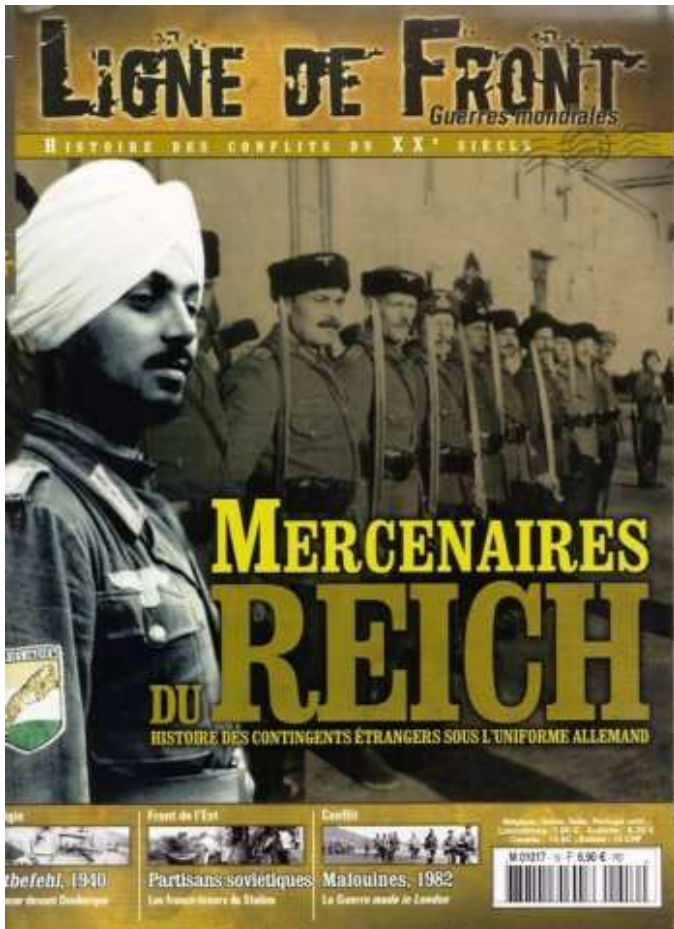
Lexique :

- **PaK** : Panzerabwehrkanone : canon antichar. Attention le chiffre derrière est le type du canon, pas nécessairement son calibre ex PaK 37 : le calibre 3.7 cm correspond, contrairement au PaK 50 avec son calibre 7.5cm
- **Regelbauten** : constructions normalisées. Regelbau 630 = (R630)
- **SK** : SonderKonstruktion : construction spéciale. Ces 2 lettres sont souvent accolées à un type de bunker connu. Exemple R630SK signifie que, à l'origine, il s'agissait d'une casemate R630 adaptée par la suite soit à l'utilisation locale soit au terrain.

## Le coin de lecture....

Par Philippe Massé, Stéphane Delogu et Frédéric Dumons

### Ligne de Front – sommaire du n°16



### Haltbefehl: Hitler stoppe ses chars devant Dunkerque

La question du Haltbefehl, l'ordre d'arrêt des Panzer émis par Hitler le 24 mai 1940 devant Dunkerque, est l'une des questions parmi les plus complexes de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Quand il n'y a pas de divergences d'opinions entre les historiens, ces derniers « zappent » purement et simplement le problème, se contentant de présenter

une ou deux causes possibles, avant de passer à la formule classique : « Toujours est-il que... » ; Formule assez habile pour revenir sur le sujet, à savoir l'évacuation de Dunkerque.

Cependant, le Haltbefehl est reconnu par tous comme l'une des plus importantes décisions prises par Adolf Hitler en matière militaire. Les conséquences du Haltbefehl sont en effet à la mesure du mystère qui entoure les motivations du Führer, puisque grâce à l'arrêt des Panzer, les Britanniques bénéficieront d'un répit de trois jours pour préparer l'évacuation. Cette pause inespérée sera utilisée à bon escient, les Alliés ayant eu le temps de renforcer leurs forces. Afin de comprendre, ou de tenter de comprendre, cette décision du Führer, un petit retour en arrière est indispensable

afin de mettre en scène le contexte et avant de passer aux fameuses journées des 23 et 24 mai 1940, dates durant lesquelles le Reichskanzler va imposer ses vues à ses généraux quant à la poursuite de l'offensive sur Dunkerque. Les différentes hypothèses avancées pour tenter de comprendre le pourquoi de cet ordre seront examinées dans un second temps.

### Partisans soviétiques : Les francs-tireurs de Staline

Au déclenchement de l'invasion de l'URSS par les Allemands le 22 juin 1941, la guerre des partisans n'est pas un mode de combat nouveau pour le pays dirigé par Staline. Pendant la guerre civile russe, de 1918 à 1921, Lénine avait encouragé chacun à lutter pour la révolution bolchevique, soit en rejoignant les rangs de l'Armée rouge naissante, soit en restant là où il se trouvait pour combattre sur les arrières des Blancs. Le terme de partisans utilisé dès cette époque ne désignait pas systématiquement les hommes pratiquant la guérilla mais plutôt l'ensemble des combattants d'un camp ou de l'autre. L'hymne des Tzaristes qui s'intitulait « Les Partisans blancs » fut d'ailleurs repris par les Rouges pour leur chant « Les Partisans ». L'autre conflit qui s'est le mieux prêté à la guerre de partisans fut la Guerre d'Espagne qui vit des formations républicaines numériquement réduites opérer derrière les lignes des Nationalistes.

### Dossier : mercenaires & « malgré-nous » du Reich

Entre 1939 et 1945, près de 2 millions de non-allemands provenant de toute l'Europe et d'au-delà vont porter de façon volontaire ou contrainte l'uniforme allemand. Les volumes de recrutement varient selon les régions, les pays et le degré de mainmise allemande, entre l'anecdotique (telles les prétendues « St George's Legion » et « Washington Brigade » ne regroupant pas plus de quelques individus) et le véritable mouvement massif (Cas des volontaires des Pays-Bas et des Flandres, des Baltes, ou plus, des Osttruppen recrutées parmi les prisonniers des Républiques soviétiques). Que ce soit par conviction ou « pour la gamelle », pour échapper aux camps de prisonniers ou par engagement idéologique, que ce soit au service de la « Nouvelle Europe » ou simplement pour celui de leur propre cause nationale, on retrouvera ces étrangers de toutes origines, nationalités et religions au sein d'unités combattantes, logistiques ou de servitude, en première ligne et dans les opérations de « sécurité » anti-partisans à l'arrière du front. On les trouvera tout autant impliqués dans les innombrables crimes de guerre et crimes contre l'humanité imputables aux SS ou à la Wehrmacht en particulier à l'Est ou dans les Balkans.

Environ 400 000 de ces non-allemands seront tués ou portés disparus au cours de la guerre. Si Felix Steiner, ayant commandé la division SS germanique « Wiking », tentera de les défendre en déclarant notamment que « les volontaires de l'Est ont combattu principalement pour la liberté et l'indépendance de leurs pays », la réalité est infiniment plus complexe et souvent bien moins glorieuse. Il serait d'ailleurs totalement illusoire d'envisager dans le cadre de ce simple dossier de dresser un tableau complet et exhaustif de l'ensemble des formations étrangères ayant servi à un titre ou un autre sous l'uniforme allemand au cours de la Seconde



Guerre mondiale, encore moins d'envisager sous tous les angles les motivations profondes de chaque cas individuel. Nous tenterons donc ici simplement d'en présenter un tableau général donnant une idée de l'étendue du phénomène de collaboration militaire européenne (voire extra-européenne), qu'elle soit contrainte, opportuniste ou strictement volontaire, tout en mettant en exergue les formations les moins connues. Cette participation active à l'effort de guerre du Reich, pour avoir été parfois plus restreinte que ne l'aurait souhaité la propagande allemande, n'en a pas moins constitué un véritable phénomène massif prenant singulièrement toute son ampleur dans les derniers mois de la guerre, alors même que le sort du « Grand Reich » se trouvait déjà militairement scellé.

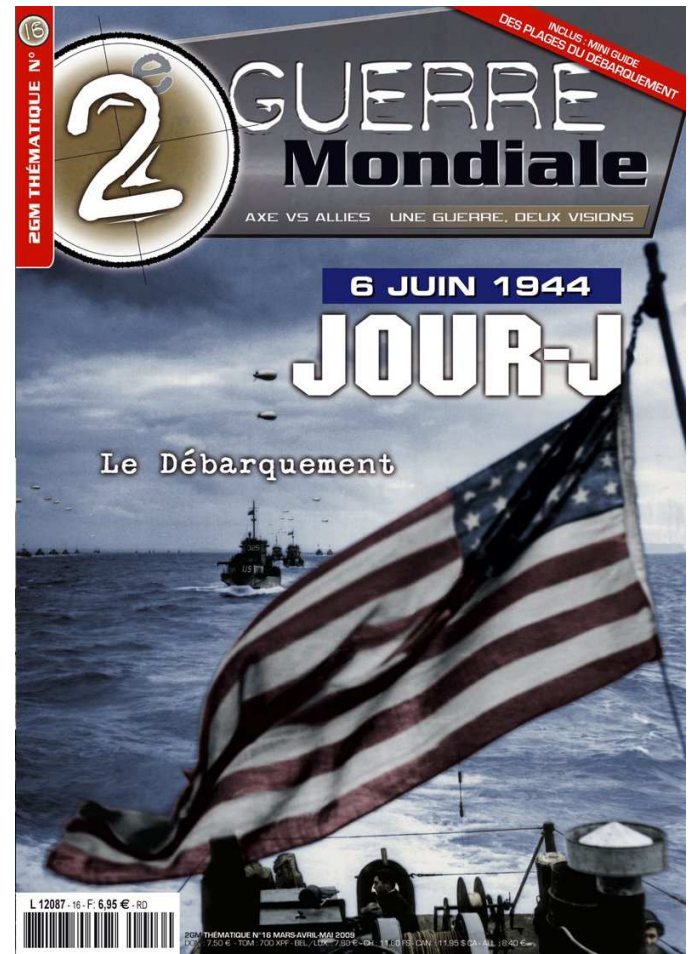
#### Les chars soviétiques, 1939-1945 : De l'innovation au pragmatisme

Les chars produits par les Soviétiques durant la Seconde Guerre mondiale jouissent généralement d'une mauvaise réputation : archaïques, rustiques, mal finis, peu performants, dénués de tous moyens de communication... les engins russes sont notoirement considérés comme inférieurs à leurs adversaires. Les contre-performances des divisions blindées durant la guerre russo-finlandaise et leur débâcle durant l'opération « Barbarossa » sont pour beaucoup dans cette représentation négative. La propagande allemande, et anglo-saxonne..., se charge de donner le coup de grâce aux véhicules chenillés produits par les arsenaux bolcheviques. Pourtant, loin de ces poncifs, l'industrie soviétique produit durant l'entre-deux guerres une floraison d'engins allant des blindés légers aux chars lourds. Si certains sont d'un point de vue doctrinal totalement dépassés en 1941, les autres nations sont néanmoins logées à la même enseigne..., d'autres sont à la pointe de la technologie et constituent le fer de lance des unités mécanisées soviétiques qui viendront à bout de la Panzerwaffe dans les steppes russes.

#### 1982, la guerre des Malouines : Une démonstration de force Made in London

La crise des Malouines de 1982 représente peut-être le dernier conflit basé sur la projection de forces livré par une puissance moyenne réduite à ses seuls moyens. À la fois guerre « extérieure » et « coloniale », cet affrontement de deux patriotismes exacerbés, par ailleurs brillante démonstration militaire britannique à plus de 12 000 Km de sa métropole, fit près d'un millier de morts. Le 15 juin 1982, au terme d'un conflit de quelques semaines, la Grande-Bretagne réoccupait par la force Port-Stanley, l'agglomération principale de cet archipel perdu de l'Atlantique Sud, au large des côtes argentines. Les îles Malouines, « Islas Malvinas » pour les Argentins, « Falkland Islands » pour les Anglais, ne semblaient pas devoir nécessiter une telle débauche de moyens, d'énergie, et la perte de tant de vies humaines. Position stratégique d'intérêt limité loin des grandes lignes de force de la Guerre froide, économiquement et démographiquement insignifiante, cette terre australe dont l'autonomie sous souveraineté argentine était jusqu'en 1982 presque négociée ne présentait pourtant pour les deux pays aucun intérêt vital.

#### 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale : 6 Juin 1944 – JOUR-J



Après quatre années d'occupation allemande en France, le 6 juin 1944 projette sur l'Europe de l'Ouest une aube nouvelle : Les chefs de la coalition alliée engagent leurs troupes et leur arsenal de guerre sur les côtes de la Basse Normandie. Cette opération, sans précédent par son envergure dans l'histoire militaire mondiale, marqua son époque de manière indélébile. Non seulement parce qu'elle annonçait "le début de la fin", mais bien plus encore parce qu'elle donnait par sa technologie un prélude aux conflits modernes. Rarement une bataille n'a offert une bibliographie aussi abondante.

Que dire de plus dans ce cas sur le Jour J qui n'ai été déjà abordé ? la dernière décennie passée à exploré de nouvelles pistes de recherches, a permis d'améliorer encore d'avantage ce que l'on croyait ne plus être susceptible d'évolution dans l'étude historique. La déclassification de nombreuses archives jusque là indisponibles à offert des perspectives nouvelles, ce qui a encouragé quelques historiens à revisiter l'histoire du débarquement de Normandie et à offrir au lecteur une approche angulaire inédite.

La surabondance des ouvrages consacrés à l'événement majeur de l'année 1944 aurait pu entraîner une certaine désaffection du public. Ce phénomène, lié à tout fait majeur, a encouragé l'historien à se montrer de plus en plus précis, modifiant ainsi fondamentalement une approche globalement généraliste des opérations. C'est ainsi qu'il y a peu de temps, Olivier Wieviorka proposait de découvrir l'histoire du débarquement sous un angle novateur, démontrant que tout n'avait pas été dit ou écrit.

C'est dans cet esprit qu'a été réalisé ce Thématique, réunissant des auteurs spécialisés sur le thème de la Bataille de Normandie. Jean-Pierre Benamou, l'une des références les plus éminentes en la matière, nous a fait le plaisir d'un retour tambour battant. Le pas lui est emboîté par Stéphane Lamache, un jeune chercheur, dont les nombreux écrits démontrent que l'histoire est une science complexe dont l'étude conduit parfois à des résultats surprenants. Ses récents travaux sur la libération de Cherbourg en sont le parfait exemple. Mark Worthington, conservateur du Mémorial Pegasus de Ranville, livre ici son tout premier article après de nombreuses années passées à étudier les troupes aéroportées britanniques. Dominique François, quant à lui, est depuis plusieurs années déjà l'une des références les plus sérieuses sur l'US Airborne, thème qui pour lui garde bien peu de secrets. Stéphane Simonnet vous conduira sur les traces du Commando Kieffer, quant à Denis Vignais il explorera une facette du Jour J trop souvent oubliée : les bombardements tactiques Alliés.

Chap. I : La Wehrmacht sur la défensive Atlantikwall et stratégie de l'OB West

Chap. II : Les préparatifs du débarquement Fortitude et Neptune

Chap. III : Une nuit en enfer

L'assaut aéroporté Allié dans la nuit du 5 au 6 juin 1944

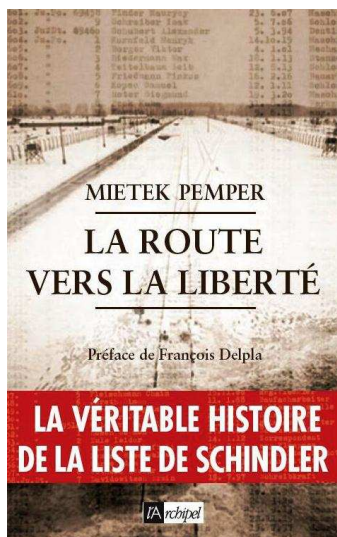
Chap. IV : Jour J Le débarquement

Les premières 24 heures sur les plages

Chap. V : Les trésors de l'espace historique de Normandie  
Le guide

## La route vers la liberté – Mietek Pemper, Editions l'Archipel

« Ne me remerciez pas d'être vivants », déclarait Oskar Schindler en mai 1945 à ses ouvriers juifs venus le louer d'avoir inscrit leur nom sur sa liste. « Remerciez plutôt MM. Stern et Pemper, qui n'ont cessé de regarder la mort en face ».



En 1941, Mietek Pemper est en effet devenu secrétaire de sa communauté du ghetto de Cracovie. À la liquidation de celui-ci, il est envoyé au camp de Plaszow. Amon Göth, le commandant sadique et redouté du camp, l'engage en mars 1943 comme secrétaire bilingue.

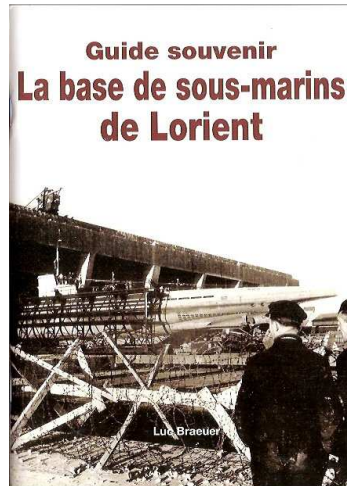
Placé par le destin à « l'épicentre du mal », Pemper accède alors aux dossiers classés « secrets » et rassemble de nombreuses informations sur le fonctionnement de l'administration nazie.

Il comprend notamment que la survie des détenus dépend de leur productivité, raison pour laquelle il ne cesse de présenter à Göth des objectifs toujours plus ambitieux de production d'armement. Avec l'aide de l'entrepreneur Oskar Schindler (1908-1974), sa position « à l'épicentre du mal » va lui permettre, de mars 43 à septembre 44, de contribuer au sauvetage d'un millier de détenus. Ils vont ainsi élaborer la fameuse « liste de Schindler ». Après la guerre, adversaire convaincu de la thèse de la « responsabilité collective »,

Mietek Pemper sera le principal témoin de l'accusation lors du procès d'Amon Göth en 1946, puis témoin et interprète lors des procès d'Auschwitz.

Stéphane Delogu

## Guide souvenir la base sous marine de Lorient (Luc Brauer) Editions : compte d'auteur.



Je voudrais compléter ma présentation du livre de Luc Brauer *U-Boote ! Lorient* (Histomag 58) par ce guide souvenir. Pendant la seconde guerre mondiale, la marine allemande va édifier cinq bases de sous-marins sur le littoral atlantique français à Brest, Lorient, Saint-Nazaire, la Pallice et Bordeaux. Ces cinq bases auront en 1943 la capacité de mettre 98 *U-Boote* à l'abri, dont 30 pour le seul port de Lorient.

Etant à l'époque de la guerre la principale base utilisée par les sous-marins allemands, c'est là que les plus immenses chantiers de protection des *U-boote* ont vu le jour.

Le guide illustré par plus de 100 photos et 10 plans, va vous faire découvrir en détail la construction et le fonctionnement de ces gigantesques bases de sous-marins à Lorient. Vous connaîtrez aussi les tentatives alliées de les détruire et les actions effectuées par la résistance française de l'arsenal. Vous découvrirez les projets étonnant qui n'ont pu être réalisés et le rôle des bases durant la poche de Lorient.

Ce guide est indispensable pour tous les passionnés de la bataille de l'Atlantique des sous-marins, des fortifications ou de l'histoire du port de Lorient. (64 pages, prix 10 €)

## Bel atterrissage capitaine (Loïc Lemarchand) Editions cheminement

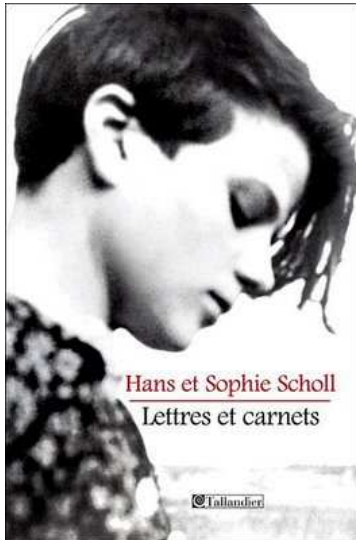


Mercredi 14 juillet 1943, jour de fête nationale en France, 07h45 ; une forteresse volante B-17 américaine se pose en catastrophe à Bérengeville la Campagne. C'est une course contre la montre pour les aviateurs survivants de ce crash l'armée allemande se mobilisant pour les arrêter.

Pour que ces américains puissent reprendre le combat une chaîne de solidarité va se mettre en place pour les cacher les ravitailler en nourriture.

Malheureusement certains d'entre eux seront arrêtés par des agents de la gestapo infiltrés dans un réseau de la résistance. Ce livre retrace l'histoire de cet équipage de bombardier depuis leur phase d'entraînement aux USA jusqu'à leur retour en Grande-Bretagne. (180 pages, prix 25 €)

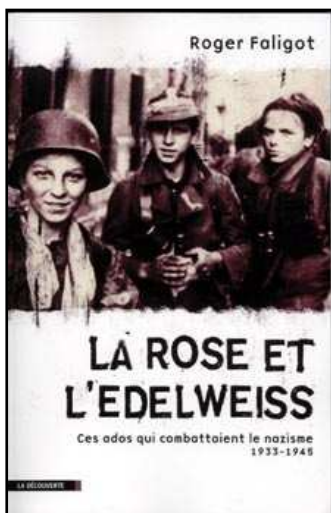
**Lettres et carnets de Hans et Sophie Scholl - Editions Taillandier**



On ne présente plus Hans et Sophie Scholl, figures emblématiques du réseau de la rose blanche entre 1937 et 1943. Tous deux vont être arrêtés le 17 février 1943 pour avoir distribué des tracts à l'université de Munich pour appeler les allemands à la résistance en invoquant Schiller, Fichte, Lao-Tseu et Goethe et pour dénoncer les crimes commis par le régime nazi alors au pouvoir. Jugés le 18 février 1943, ils vont être décapités quatre jours plus tard avec l'un de leurs camarades.

Ces lettres, inédites jusqu'à maintenant, constituent un témoignage unique et bouleversant où l'on peut voir l'entrée progressive en résistance des ces deux étudiants qui vont payer de leur vie cette liberté qui que ne viendra que deux ans plus tard. (368 pages, Prix 23 €)

**La rose et l'edelweiss (Roger Faligot) Editions la découverte.**



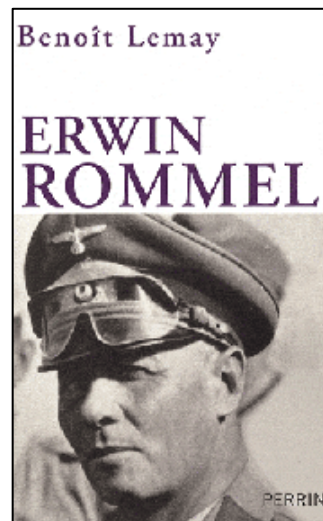
Connaissez-vous la Rose blanche, les Pirates de l'edelweiss, la Main noire ou la Bande du Boul'mich ? Dans toute l'Europe occupée, ces groupes d'« enfants de la liberté », âgés de douze à dix-neuf ans, ont combattu le nazisme. Obligeant souvent les adultes à s'engager, ils ont été de tous les maquis : français, italiens, soviétiques, polonais...

Roger Faligot retrace, dans ce premier livre sur le sujet, la poignante épopée de ces centaines de milliers d'ados – collégiens, apprentis, mêmes des rues, tout jeunes étudiants, scouts –, qui, à partir de simples gestes de solidarité, se sont ensuite engagés dans la Résistance au péril de leur vie.

En Allemagne, les Pirates de l'edelweiss combattent dès 1933 le parti nazi. Au Danemark, le club Churchill allume la mèche de l'action secrète. À Auschwitz, Róza Robota et ses camarades de déportation font sauter un four crématoire. En

France, l'auteur fait revivre les manifs lycéennes du 11 novembre 1940 ; les opérations de la Main noire contre les chefs nazis en Alsace, la chasse au renseignement des enfants-espions de Lorraine ; la mystérieuse histoire de la Bretonne Anne Corre, les actions de guérilla de Thomas Elek pour l'Affiche rouge à Paris. Ce palpitant récit, nourri de documents et de témoignages inédits, pose la question de savoir pourquoi ces ados n'apparaissent pas dans l'histoire officielle de la Résistance. Enfin, ces différentes trajectoires n'ont pas fini de faire réfléchir, jeunes et moins jeunes, sur toutes les manières de dire « non » et d'organiser sa révolte face à l'oppression. (384 pages, Prix 20 €)

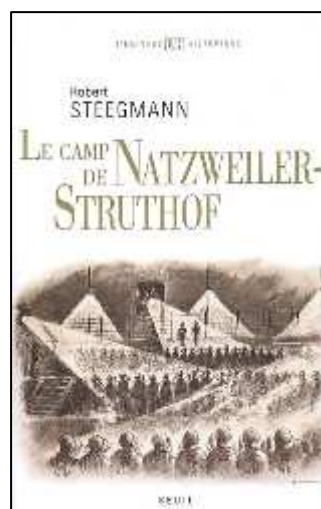
**Rommel (Benoit Lemay) Editions Perrin.**



Erwin Rommel figure emblématique de l'armée allemande commandant de l'Afrika Korps. Plus de soixante ans après son suicide il personnifie toujours le soldat allemand exemplaire inspirant respect pour ses approches de la guerre et son engagement très réservé vis-à-vis du régime nazi. Avec l'ouverture de nouvelles archives, la communication d'une correspondance privée et la consultation de rapports, l'auteur remet en cause cette image apologétique.

L'auteur nous montre Rommel sous un autre angle, partisan convaincu du Führer et fidèle compagnon jusqu'à la fin dont la gloire n'est redevable qu'à une propagande nazi qui l'a érigé en mythe. (528 pages, Prix 25 €)

**Le Camp de Natzweiler-Struthof (Robert Steegman) Editions du Seuil.**



Les hommes au cœur du système concentrationnaire allemand. Entre 1941 et 1945, l'Alsace, annexée au IIIe Reich, voit s'installer l'un des camps de concentration les plus meurtriers de la Seconde Guerre mondiale : le KL-Natzweiler. Sur les 52 000 individus qui y sont passés, plus de 20 000 n'en sont pas revenus, victimes de conditions de détention terrifiantes, d'expériences scientifiques dévastatrices et d'impitoyables « marches de la mort ».

À l'appui d'archives inédites et de témoignages, Robert Steegmann propose une étude magistrale de ce camp méconnu. Instrument d'une politique de répression violente, réservoir de main-d'œuvre pour l'industrie allemande, il obéit à la logique implacable de la mécanique concentrationnaire qui s'exerce de chaque côté du Rhin.

À travers les départs et les arrivées, les travaux forcés, les punitions ou les expériences médicales, ce sont les hommes, victimes ou agents dociles de la barbarie, qui sont au cœur de ce livre. Leur destin est celui de l'histoire de la barbarie nazie. (375 pages, Prix 22 €)

**Panzer Abwehr Kanone : les canons antichars allemands et leurs tracteurs. 1933/1945 (Loïc Carpentier Pascal Danjou) Editions du Barbotin.**



Les chars de combats vont être l'arme prépondérante dans les combats de la seconde guerre mondiale. Face à ces mastodontes d'acier, chaque belligérant va développer son arsenal antichar. L'Allemagne, déjà innovante pour ses Panzer et surtout pour l'usage tactique qu'elle en fait à travers la Blitzkrieg, n'y dérogera pas.

Majoritairement équipée de canon de 3,7 cm et de 4,7 cm d'origine Tchèque au début du conflit, l'armée allemande saura s'adapter et l'évolution des canons antichars et des munitions suivra celle des chars, l'augmentation des blindages étant contrée par celle des calibres atteignant jusqu'à 12,8 cm en fin de conflit.

Mais un canon antichar n'est rien sans les moyens de l'amener rapidement au plus proche de la ligne de feu et les tracteurs permettant le déplacement des pièces seront tout aussi nombreux, d'autant plus que l'armée allemande n'hésitera pas à réutiliser une myriade de tracteurs capturés à ses adversaires. C'est donc tout naturellement que ces deux types de matériels, très différents, mais dont l'emploi est étroitement lié, sont étudiés dans cet ouvrage. (62 pages Prix 14,50 €)

**Les canadiens face à la Hitlerjugend (Georges Bernage, Frédéric Jeanne) Edition Heimdal.**



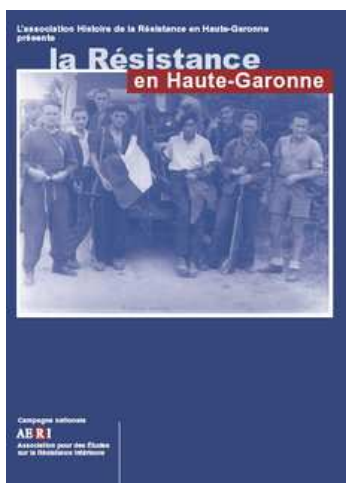
Les participants aux journées du forum le monde en guerre ont pu apprécier, lors de la visite de l'Abbaye d'Ardenne, les témoignages avisés de Jacques Vico et de Dominique Barbé (Historien auteur du livre Opération Charnwood) sur les débuts de la bataille de Normandie et l'entrée en guerre des Canadiens. Heimdal prolonge ces témoignages puisque la revue Historica vient de publier une version mise à jour de la bataille qui va opposer les canadiens de la

3ème Division d'Infanterie à la Hitlerjugend dans le secteur de l'abbaye d'Ardenne et de Buron.

De la mise en place du dispositif allemand au calvaire des Novas ce document retrace heure par heure le déroulement des combats. On évoque aussi les exactions commises par les Hitlerjugend à l'Abbaye d'Ardenne et à Authie. Cette première publication devrait logiquement entraîner la mise à jour du deuxième volet de cette bataille « Mourir pour l'Abbaye d'Ardenne ». (80 pages prix 11 €)

Philippe Massé

**DVD sur la Résistance en France.**



Nous avons été contactés par l'AERI (Association pour des Etudes sur la Résistance Intérieure) afin de vous faire connaître leur travail. C'est avec un vif plaisir car ce dernier est de qualité, sous la forme de DVD sectorisés par régions. L'AERI est une association créée en 1993 par d'anciens résistants (Jean Pierre-Bloch, Jean-Bernard et Michèle Badaire, Serge Ravanel...), qui s'est donnée pour mission d'animer et de coordonner des études sur la Résistance intérieure.

Nous avons eu le plaisir de découvrir un de leurs DVD traitant de la « Résistance en Haute-Garonne », à la suite de son étude nous vous recommandons chaudement le travail accompli. Deux grandes entrées thématiques : « Aspects de la Résistance » et « la Résistance dans son environnement », des index, des biographies de résistants et résistantes, une large collection de documents d'archives, plus de 600 fiches, des cartes... Bref, une base d'informations qui a pour vocation d'être complète...

D'un point de vue plus personnel j'ai eu la joie d'y découvrir des données sur Jean Sauvanet, responsable en 1943 de l'A.S. (Armée Secrète) à Toulouse, qui fut arrêté par la milice locale dans les locaux que mon grand-père avait mis à sa disposition... J'avais eu grand mal à avoir des données sur cet homme avant le visionnage du DVD de l'AERI !

Le DVD est à 20 Euros.

Voir : <http://www.aeri-resistance.com/index.php>

Frédéric Dumons